

# Le libertaire

ORGANE HEBDOMADAIRE DE L'UNION ANARCHISTE

ADMINISTRATION-REDICTION : 9, Rue de Bondy — PARIS 10° — Téléphone : BOTZaris 68-27 (Métro : Porte St-Martin)

## NOTRE INTERNATIONALISME n'est pas un vain mot

### La médiation qui vient

La manœuvre se précise. Elle s'entoure de ruses et de mensonges ; mais, quand on connaît le but qu'elle poursuit, on ne s'étonne pas des sentiers et chemins de travers qu'elle emprunte pour y atteindre.

C'est la Société des Nations qui va être chargée de prendre l'affaire en mains. N'est-ce pas tout dire ?

Il s'agit de la Médiation dont j'ai déjà parlé il y a deux semaines. A ce moment-là, on se contentait d'en chuchoter, discrètement, sous le manteau de la cheminée. Depuis, on en écrit et parle ouvertement et sans retenue.

Il apparaît, toutefois, qu'il y aura quelque tirage. Le contraire eût été surprenant : ne faut-il pas se livrer aux travaux d'approche qui sont de règle en pareil cas ? N'est-il pas nécessaire de recourir préliminairement aux entretiens, tractations et marchandages diplomatiques ayant pour objet d'arrêter les bases sur lesquelles il sera possible de s'entendre ? N'est-il pas indispensable de déterminer le « climat » favorable à l'acceptation pour les parties en cause des clauses de la Médiation ?

On consacrera à ces préparatifs et machinations préalables le temps voulu.

Mais, désormais, l'idée est lancée. C'est le cas de dire : « la Médiation » est en marche et rien ne l'arrêtera ».

Ne disons point que la cessation des hostilités est, présentement, impossible, parce que, étant donnée l'exaspération des haines provoquées par la sauvagerie féroce des agresseurs et des résistants, elle ne peut être que consécutive à l'écrasement des uns par le triomphe des autres.

S'il n'entrerait dans le jeu de la diplomatie internationale que le souci de mettre fin à l'atroce guerre qui déchire, meurtrit et ruine l'Espagne, si les gouvernements intéressés à l'équilibre n'avaient en vue que d'aboutir à un accord entre « Gouvernements » et « Rebelles », les conditions de cet apaisement ne seraient guère difficiles à fixer : entre Oppresseurs et Opprimés se disputant les bénéfices de l'exploitation et le privilège de l'oppression, il est toujours facile de finir par s'entendre en se partageant ces avantages et profits. Ceux-ci sont assez nombreux et appréciables pour que ce partage donne satisfaction aux convoitises des uns et des autres.

Seulement, il y a, en Espagne, comme partout, en face des Gouvernements-Opresseurs et des Possédants-Exploiteurs, une masse ouvrière et paysanne victime de l'Etat-Opresseur et du Capitalisme-Exploiteur ; et cette masse se refusait à être oubliée et à fortiori sacrifiée dans le compromis en préparation.

Voilà le hic !

Cette multitude a pris à la défense de la Liberté que Franco veut étrangler, une part considérable et prépondérante. Il n'est pas exagéré d'affirmer que c'est grâce à elle, à son intrépidité sans bornes, au labeur colossal qu'elle a fourni, aux sacrifices immenses qu'elle s'est imposés, bref, à sa puissante action à l'arrière, autant que sur tous les fronts, que, depuis le 19 juillet 1936, les hordes fascistes ont été mises et tenues en échec.

(Suite en 3<sup>e</sup> page.)

### Retour d'Espagne

Je reviens à l'instant d'Espagne où, depuis quatre mois, le « Comité pour l'Espagne libre », le « Libertaire » et l'« Union anarchiste » m'avaient délégué.

Je rapporte évidemment des renseignements sur le travail accompli par la C.N.T.-F.A.I. et sur le sort réservé à nos vaillants amis de la Fédération Anarchiste Ibérique et de la Confédération Nationale du Travail.

J'interviendrais d'ailleurs au cours du meeting de demain soir et donnerai, dès la semaine prochaine, mes impressions sur mon séjour en Espagne.

LUCIEN HAUSSARD.

### Pas un compagnon ne fera défaut Vendredi soir

Une bonne nouvelle !

Fidel Miro a été enfin libéré. Il est, au moment où nous écrivons ces lignes, en route pour Paris, en compagnie de Cortès et de Bernardo Pou.

Le vaillant secrétaire des Jeunesses libertaires n'a échappé que de justesse à la mort, puisqu'il était le prisonnier des mêmes canailles qui assassinèrent notre cher ami Berneri.

Nous lui ferons, vendredi soir, un accueil chaleureux qui retiendra jusqu'à Barcelone, afin que l'entendent les jeunes anarchistes qui furent à la pointe du combat durant la première semaine de mai.

Nous ne pouvons affirmer aujourd'hui que Santillan sera des nôtres. Il avait pourtant formellement promis son concours. Mais Haussard, notre délégué en Espagne, nous fait savoir que sa participation à la conférence n'est pas assurée et qu'il sera sans doute remplacé par un autre militant.

La conférence de ce vendredi 28 courant s'annonce extrêmement importante par le nombre considérable de camarades qui s'apprêtent à y assister. Elle revêtira une importance plus grande encore par ce qui y sera dit et par la conclusion qu'en tirera Sébastien Faure.

L'UNION ANARCHISTE.

DANS UN MOIS

### LE TIRAGE DE LA TOMBOLA

si un très grand effort est fait en quelques jours

Je ne sais ce qu'il faut le plus louer : l'action admirable des camarades qui diffusent les billets de la tombola, ou la gentille solidarité des artistes qui nous offrent une de leurs œuvres afin d'augmenter le nombre et la valeur des lots de la tombola.

J'ai annoncé la semaine dernière que nous allions entamer la seconde tranche de 100.000 billets. C'est fait. Et 30.000 de ceux-ci sont déjà en circulation.

Parmi les amis qui ont fait, ces jours-ci, les plus grands efforts, je tiens à citer René et Jean Bisio avec 50 autres carnets ; le groupe du XIV<sup>e</sup> avec 25 autres carnets ; Berger et Clérét avec chacun 20 autres carnets ; Louise Guérineau, 40 carnets ; Val leverdue, 40 ; Orlus, du groupe de l'Usine Rateau, 50 ; Palay, 40 ; Gastou, 30 ; Schoenel, 30 et Cernignani qui, non content de recueillir d'innombrables toiles, a écoulé 400 billets de la tombola.

Ceci, rien que pour Paris, la petite et la grande banlieue.

Pour la province : Genebault et Le Guern, de Gouéron, 40 carnets ; Navelot et Odic, de Veaujours, 40 ; Paul René, de Romans, 40 ; Colin, d'Orléans, 35 ; Martinez, d'Alger, 25 ; Prévotel, d'Eyres, 25 ; Dumas, des Jeunesses libres de Toulon, 25 ; Vandenhove, de Liancourt, 25.

J'avais écrit aussi que nous aurions une trentaine de tableaux à offrir comme lots. Nous en avons reçu, jusqu'à présent, plus de 50.

Il nous plaît de donner, ci-dessous, les noms de ces artistes si fraternels :

Adoryan, Herry, Gresson, C. Lallemand, Barillon, Socrate, Delaisement, Deroubaix, Darsac, Lollivier, François, Pailloché, Brunet, Le Blond, Granchet, Riabouchine, Toffoli, Bellantonio, Serge Moreau, Luce, Kvapil, Frédéric, G. Jouanno, Ferrière, H. Brun, Thurneyssen, Vlaminc, Nakache, Gerbaud, Eekman, Morio-Amelio, Wenbaum, Tribout, G. Roger, L. Roger, Grétiens, Bureau père, Bureau fils, Van Pary, Garcia, Beauvet, Monnier, Myer, Tudeau, P. Lallemand, Diener, Bouquet, Renaudin (tableau offert par Jean Grave), Milcent, Charpides, Abougit, Cernignani.

On nous a remis, en outre, une céramique de Bichoff, une sculpture de Ruffato. Et ce n'est pas fini ; les dons abondent. On m'affirme que nous aurons les cent tableaux.

Nous assistons là à un très beau mouvement de solidarité humaine. Il réconfortera les plus sceptiques d'entre nous, et les plus enthousiastes y trouveront motif à agir encore.

Car il faut agir encore.

Nous voudrions faire à la fin de juin la fête au cours de laquelle aura lieu le tirage de la tombola.

Il est indispensable, en ce cas, que les 70.000 billets, qui nous restent de la seconde tranche, soient enlevés dans le plus court délai.

Il est non moins indispensable que les billets soient réglés sitôt vendus.

Sous ces deux conditions, la fête et le tirage de la tombola se feront dans un mois.

Votre dévouement, votre esprit d'initiative, l'activité que vous avez manifestée jusqu'ici pour la cause de nos enfants d'adoption me donnent le droit d'écrire, camarades, que vous voudrez avec nous que le tirage de la tombola ait lieu dans un mois, et de croire que vous agirez en conséquence.

SEBASTIEN FAURE.

P.-S. — Je préviens les compagnons qui assisteront à la Conférence de vendredi, et ils y assisteront tous, que le Comité pour l'Espagne libre tiendra à leur disposition des carnets de la tombola et opérera tous les règlements demandés. Prenez donc tous arrangements, les amis, afin de nous enlever ce soir-là de nombreux carnets.

### POURQUOI NOUS NE DÉFILERONS PAS

Depuis longtemps la manifestation du Mur, qui se devrait d'être un grand rassemblement d'Unité Révolutionnaire du Proletariat venant affirmer sa volonté de venger les morts de la Commune, est monopolisée par le parti communiste qui, avec son manque de scrupule habituel, accapare les fusillés de 71 et s'en sert pour ses basses manœuvres de parti.

Le défilé traditionnel est, pour lui, l'occasion de se livrer à toutes sortes de provocations contre les organisations ouvrières qui n'obéissent pas aux ordres de Staline.

Ces provocations furent particulièrement répugnantes l'année dernière. Tous les camarades qui participèrent à cette manifestation se souvinrent de l'attitude ignoble du service d'ordre communiste qui, avec l'appui de la police, nous empêcha de défilé.

Allions-nous défilé cette année et voir se dérouler les incidents de l'année dernière ? Pour nous la question se posait d'une façon toute particulière. En effet, la situation a changé ; nous pouvons maintenant com-

pter sur des milliers d'hommes résolus et, d'autre part, les camarades étaient décidés à ne pas se laisser assommer sans répondre et d'avoir ce qu'il fallait pour cette réponse ait le maximum d'efficacité.

Mais agir ainsi, c'était faire le jeu du parti communiste ; c'était lui permettre de renouveler le coup qu'il vient de tenter si lâchement en Catalogne, lui donner des arguments contre notre mouvement. L'humanité nous eut, le lendemain, accablés sous ses calomnies et eut encouragé la police à tenter contre nous le coup de force qu'elle médite depuis notre formidable progression.

Il fallait éviter cela ; nous avons donné assez de preuves de notre courage ; nous ne craignons pas la bagarre, soit contre les flics, soit contre les partis pseudo-prolétaires, mais il faut que la bagarre serve réellement nos idées.

Ce ne serait pas le cas. Nous n'aurions cependant pas hésité si le défilé avait conservé son caractère, s'il avait été, véritablement, la manifestation d'un prolétariat qui honore ses morts et

veut les venger. Mais, maintenant, sous l'influence du parti communiste, ce défilé est devenu une véritable mascarade où l'on verra, côte à côte, le drapeau rouge des communistes et le chiffon tricolore des Versaillais.

La manifestation du Mur n'est plus une protestation du Proletariat contre le crime, l'affirmation de l'espoir en un Monde nouveau pour lequel les communistes sont morts ; c'est maintenant le symbole de la « réconciliation nationale », une apothéose d'abdication, de capitulation, de préparation guerrière.

Les Révolutionnaires sincères restés fidèles au souvenir et à l'idéal des Martyrs de la Commune n'ont plus leur place dans cette mascarade en tête de laquelle se trouveront les dignes continuateurs des massacreurs de la Commune : les assassins de Métaoui et de Clichy.

C'est dans l'action libertaire, dans la lutte révolutionnaire, la propagande et l'action, dans les luttes positives que nous honorons ceux qui sont morts pour la grande cause du Proletariat.

La Fédération Parisienne de l'U. A.

Il appartient aussi aux travailleurs de France d'imposer que les anarchistes espagnols qui ont barré la route au fascisme le 19 juillet aient le droit de cité.

### La politique des ignorants

La machine capitaliste se remet en marche, avec des heurts et des grincements, des chocs et des arrêts, mais elle marche. Le monde réformiste jubile, essaie des injections, huile les rouages, multiplie les efforts pour qu'enfin ce vieil appareil économique reprenne son activité d'antan.

C'est une situation qui fait apparaître clairement le caractère profond de la social-démocratie et des démocrates progressistes en général. Leur politique est conditionnée par une chose essentielle : la prospérité capitaliste. Quand le capitalisme va, tout va. L'abondance capitaliste régnant, les salaires s'élèvent, les travailleurs peuvent s'exprimer, participer sous une forme ou sous une autre à la vie sociale, économique et politique. Les miettes du festin financier, de l'orgie capitaliste viennent dorer la misère des prolétaires.

Deux grands chocs étaient venus ébranler le pouvoir bourgeois et par conséquent la puissance social-démocratique : la guerre et la crise de 29. Les conséquences de la guerre ont provoqué la naissance ou plutôt le développement rapide du mouvement révolutionnaire. La prospérité a ramené le réformisme.

La crise, dans les pays les plus atteints, a éliminé la social-démocratie et les fautes de l'impérialisme soviétique aidant amené le fascisme au pouvoir pour organiser les pays de structure dictatorial sur pied de guerre en temps de paix.

Pour ne pas disparaître, la social-démocratie a mené une double action : écraser les germes de révolution, aider le capitalisme à se remettre d'aplomb.

En France, malgré une certaine radicalisation de la classe ouvrière, les organisations représentant le prolétariat n'ont qu'une pensée — en dépit des intérêts divergents — la prospérité. Tout ce qui tend à réorganiser le capitalisme pour un nouveau développement est qualifié de socialiste. Roosevelt est socialiste, Van Zeeland est socialiste, Blum est socialiste. Du moins les organes socialistes veulent nous le faire croire.

Les théories financières, les plans économiques, les projets de toute sorte se multiplient. Les programmes ouvriers en sont farcis. Pour les appliquer il faut tenir compte, il faut se servir des volontés prolétaires. Alors on mélange les revendications claires avec le charabia des économistes distingués.

(Dans la « Tribune des Fonctionnaires » ne voit-on pas Lacoste trouver une série de points de contact avec Paul Reynaud ?)

Le prolétariat comprend ses revendications, il ne comprend rien aux plans, aux nationalisations, aux systèmes de monnaie.

Les journaux lui ont parlé d'inflation, de déflation, de dévaluation, et il a choisi les mesures préconisées par ses leaders, évidemment. Quand il a calculé quelques semaines plus tard que son salaire ne lui permettait plus d'acheter qu'un « beefsteak » plus petit, il a compris.

C'est en tenant compte de cette situation que nous optons pour une politique, aujourd'hui comme demain, conduite, menée, pour et par les ignorants. Parce que nous sommes avec ceux d'en bas, qui sont ignorants des rouages capitalistes — et ceux d'en haut, qui sont très intelligents et très capables — du moins nous voulons bien le croire, puisque ça n'a pas beaucoup d'importance.

C'est toujours sous d'autres formes, le même problème qui revient.

Où bien le prolétariat est mineur, incapable de répondre aux problèmes que la vie sociale et économique lui pose et lors il faut tenter d'améliorer la société capitaliste, la modifier, essayer de la rendre habitable ; par conséquent, il faut pour ce travail des équipes interprétant les désirs du prolétariat, les faisant coïncider avec les possibilités du régime. Dans le cas présent cela signifie prendre quelques mesures économiques et financières qui remettront le système capitaliste sur pied en se servant des masses ouvrières comme élément de pression, en faisant manœuvrer ces masses suivant les événements. C'est chose discutable, possible, imaginable, mais ce n'est pas du socialisme.

Où bien, nous restons sur cette croyance que c'est de l'organisation du prolétariat, de sa lutte révolutionnaire, de ses possibilités que doit sortir une société meilleure qui supplantera par la violence le régime dans lequel nous vivons actuellement. Mais alors cela nécessite une politique strictement, exclusivement prolétarienne et révolutionnaire pour laquelle l'apport d'hommes supérieurs



rement instruits, intelligents doit se manifester au sein même de la classe ouvrière, dans ses organisations et sous son contrôle, suivant ses mots d'ordre.

Sans doute de fins lettrés ou de vastes cerveaux assimileront cette politique des ignorants à une dictature des abrutis. C'est en partie vrai. Comme il est vrai également que pour nous l'idée de révolution tient un peu de cette croyance en un coup de baguette magique qui fera recommencer le monde avec le premier jour de la révolution.

Tout révolutionnaire, s'il n'a pas ancré dans la tête que la révolution se fait par les humbles et que la destruction de l'édifice capitaliste est la condition primordiale de la construction d'une société nouvelle, celui qui croit pouvoir arriver au socialisme par de subtiles manœuvres, des mesures circonstanciées et savantes est bien près de l'idée de dictature c'est-à-dire à l'opposé du socialisme véritable.

Si le socialisme est possible et réalisable, il ne peut exister qu'une voie pour y arriver : l'action et l'organisation des travailleurs suivant un plan et des doctrines qui sont compréhensibles à tous, sorties de leur vie et de leur expérience propre et non intelligibles à une seule minorité d'êtres supérieurs.

Et c'est pour cela que nous rejetons toute politique tendant à diriger l'économie capitaliste, à la planifier, à la réorganiser, à la doper.

Nous la repoussons parce qu'il s'agit là de mesures rigides dans l'esprit d'éléments non prolétaires incompréhensibles au prolétariat, parce que toujours ces mesures ne tendent qu'à replacer le capitalisme et qu'elles ne peuvent guère aboutir qu'à des régimes corporatistes, semi-fascistes, ou franchement dictatoriaux, également parce qu'une telle conception ne peut être menée que dans le cadre d'une nation, en s'opposant aux intérêts d'une autre, faisant renaître l'idée d'intérêt national, dans le meilleur des cas, dans le cadre d'un bloc impérialiste dont les intérêts sont momentanément convergents, parce qu'enfin notre conception de la lutte révolutionnaire se refuse à considérer les revendications ouvrières venant se greffer comme une sorte de parasite sur la bonne marche capitaliste et les luttes ouvrières liées au fonctionnement normal d'un système économique dont les travailleurs ne seraient pas exclusivement les maîtres.

RIDEL

## Notes et Glanes

♦ Mon papier du 13, sur le meeting des J.E.U.N.E.S., salle Pleyel, m'a valu une lettre un tant soit peu hargneuse et reflétant le grand mécontentement du camarade Joos. Ne voulant faire aux enfants nulle peine, même légère, je fais amende honorable, en chemise et la corde au cou.

J'avoue bien humblement mon manque d'objectivité. J'aurais dû dire, en effet, pour être exact et précis, que les trois films annoncés à l'extérieur, n'étaient que deux. Il y eut donc tromperie sur la marchandise, à tel point qu'un mien ami que j'avais entraîné là, est parti avant la fin.

Votre intention, louable en soi, camarades J.E.U.N.E.S., était peut-être en effet, de « protester contre la honteuse politique de non-intervention » ; mais avoir, en toute sincérité, qu'elle ne fût pas l'idée dominante des orateurs, et que vos placards de publicité n'en parlaient pas. Par contre, vous nous promettiez des commentaires sur les récents événements de Barcelone (ceux du 3 mai, par conséquent) et en toute objectivité, je ne puis que confirmer n'en point avoir entendu parler. D'oh, d'ailleurs, mon interruption.

J'ignore si vos 1.200 auditeurs encaisseront difficilement mes commentaires, mais moi je n'encaisse pas du tout le bourrage de crânes, pas plus, d'ailleurs, que certaine démagogie verbale.

Quant à la légèreté avec laquelle j'aurais traité le sujet, je ne puis que déplorer l'incompréhension du camarade Joos. On peut, en effet, exprimer son dépit en quelques lignes, sans pontifier tout au long d'interminables colonnes. Je ne suis d'ailleurs pas un pisseur d'encre ; je suis tout bonnement un ouvrier, mais un vrai, qui travaille en atelier et dont les phrases creuses ne sont pas enregistrées sur disques... Du reste, chez les anars, le cabotage est inconnu.

Je m'excuse que mon interruption fût « inintelligible » : Je n'ai ni une voix de stentor, ni un micro à ma disposition. Je m'excuse aussi, pour ceux qui ont profités des « propos oratoires » (Joos disait) qui ont accompagné mon intervention et que je ne « prête » nullement à leurs auteurs : ils ont été prononcés, hélas...

Ma contrition me fait aussi regretter la fatigue des braves gars du service d'ordre qui ont eu bon de se déplacer pour venir autour mon fauteuil.

Et pour conclure, mon petit Joos, au lieu de reconnaître de bonne foi l'inexactitude des faits qui me sont reprochés, et de rectifier dans le prochain numéro, je confirme, parce qu'étant vrais, les termes du papier qui ne l'a pas plu en les aggravant des lignes ci-dessus.

Quant à votre « droit de donner à cette malencontreuse intervention toutes les suites qu'elle comporte », vite, J.E.U.N.E.S. de mon cœur, un dessin, que je comprendre.

HENRI GUERIN.

### D'ABD-EL-KRIM AU SOUTIEN DE LA PATRIE

Ayant donné des preuves suffisantes de ses aptitudes à la trahison et fourni toutes garanties quant à son absence de sens moral, Doriot a été jugé digne par le grand capitaliste d'être élevé au grade de « chef national ».

Furieux d'avoir été cassé aux gages dans son emploi de révolutionnaire patenté, et par un réflexe particulier aux âmes de laquais, le grand gendarme de Saint-Denis, passé au service du fascisme, dirige la feuille de chou du chauvinisme intégral, la Liberté.

Dans une manchette incendiaire, le renégat-bolchevik Doriot accuse Blum d'avoir bafoué le public et le « chef de l'Etat » en inaugurant l'Exposition inachevée.

Parce que, n'est-ce pas, avoir prêché l'antimilitarisme, fomenté des grèves, assommé des flics, correspondu avec Abd-el-Krim et venir aujourd'hui se réclamer de la Patrie, de la France, du drapeau tricolore, etc., ça ne peut pas s'appeler se « foutre du monde » ?

# PAIN DE SOLDAT

Déjà, dans les « Bonnes feuilles », les lecteurs du Libéraire ont pu avoir un avant-goût de l'œuvre admirable de notre excellent Henry Poulaille.

« Pain de soldat », c'est, dans leur tragique simplicité, sans phrases et sans fioritures, l'ensemble des impressions ressenties par un jeune anarchiste, plongé malgré lui dans la tourmente. Ce révolté, point n'est besoin de le dire, n'est pas un personnage imaginé par l'auteur. C'est Poulaille lui-même, prolétaire farouchement antimilitariste des son adolescence et que la trahison des leaders révolutionnaires et des chefs syndicaux écœura. Quoique jeune, il ne se laisse pas prendre aux bobards qui trouvent un terrain si fertile dans les esprits même avancés d'aujourd'hui. La folie collective ne le gagna pas et parce qu'il sut en ces heures troublées conserver tout son sang-froid, il peut aujourd'hui nous en évoquer objectivement l'ambiance. Ce n'est pas tant un soldat, un ancien combattant qui parle qu'un ouvrier pacifiste ayant à son corps défendant, subi la guerre. La guerre qui lui a pris sa jeunesse, qui lui a pris de sa vie, qui lui a jamais pris sa conscience.

Tous les moments, toutes les situations, tous les contacts que pouvait avoir un individu pendant la guerre sont retracés dans « Pain de Soldat » avec force et vérité. L'abjection de l'arrière où l'hystérie des femmes le disputait à la sottise provocante des mâles à l'abri, éclate en quelques lignes vigoureuses :

« Déjà Magnieux l'a faite, il y a quelques jours au bas de la rue Lecourbe, il a assisté à une sorte de lynchage. Un pauvre diable se débattait au milieu d'un horde de furies. Lâche, fainéant !... Nos hommes se battront. C'est un déserteur. L'homme ne peut fuir. Il se tortillait comme un orvet picoré à la fois par toutes les poches d'une bassacour. Il ne frappait pas... Elles tapaient, criaient, hystériques. « Nos hommes sont au front... On l'avait dénoncé et il s'était caché à l'arrière... » expliquait l'une d'elles. « On fera la police nous-mêmes si la police ne fait pas son métier. Il y eut bientôt foule autour du groupe. »

« La police vint... Deux agents... Ils s'approchèrent. »

« Qu'est-ce qu'il y a ? »

« Un déserteur... »

« Ils ne demandèrent point les papiers de l'homme et l'emmènent escortés par les mégères déchainées, laissées dehors à grand-peine. Elles étaient vingt qui voulaient à tout prix témoigner. »

La seconde partie du livre, c'est la vie du front où Magnieux, le « récupéré », est envoyé. Pas la vie du front comme certains nous l'ont décrite avec plus de littérature que de vérité. Non, la vie qui, en dépit des dangers courus, des sacrifices demandés, reste toujours stupéfiante militaire. Il y a toujours le cabot, le sergent, le juteux et titot que la compagnie redescend au repos, c'est pour retrouver la revue de détail, le garde-à-vous et toute la servilité de la caserne.

Il y a aussi des « héros », comme on les appelle. Brau et Van der Eiken. Ceux-là, ont ce que les chefs nomment : le courage au feu. Mais s'ils risquent leur vie ça n'est pas plus spécialement pour « sauver la France ». Il leur arrive même plutôt de la risquer pour aller fouiller les cadavres et récupérer les bagues aux doigts des moribonds. Pas des crapules non plus. Moins crapules que ceux qui leur ont permis, à eux, hommes frustes et incultes, ce retour légal à l'ancestrale brutalité qu'est la guerre.

Tous ces caractères, Poulaille nous les fait ressortir avec une troublante justesse. Et c'est ce que ne lui pardonneront pas ceux qui, ayant oublié leurs frousses, leur avilissement et leur peu reluisant martyre prennent pour argent comptant les discours ronflants dont on paye leur sacrifice et croient très fermement qu'ils ont « des droits sur nous ».

Non, les actuels « anciens combattants », ceux que la guerre n'a pas guéris ou qui l'ont oubliée et qui se plaisent à nous en donner une image glorieuse ne pardonneront pas à Poulaille de restituer à la hideuse Bellone son véritable jour.

Mais ceux dont le massacre a dessillé les

yeux, ceux qui en ont été victimes et nous, plus jeunes, qui dans l'esprit des gouvernants, sommes inscrits au rôle de la prochaine, tous ceux-là qui l'ont vue et tous ceux qui ne veulent pas la voir saluent l'écrivain courageux qui, en face des mascarades d'anciens poilus tricolores, des appels à la fibre patriotique et des exaltations à la grandeur des combats dresse, en simple et émouvante mise au point, le souvenir de ce qui ne fut point une glorieuse épopée, mais une turberie immonde et stupide, et le triomphe de la bêtise, de la lâcheté et de la bestialité sur la civilisation.

MAURICE DOUTREAU.

## Anniversaire

Mie, ô petite mie ! amie à moi,  
Tu me vois tout en émoi :  
Ce dimanche sois vite prête,  
Nous devons aller honorer les gars  
Qui, le long du mur à bas,  
Firent leur dernière pirouette.  
Fais un drapeau de ton corps  
Pour glorifier ces morts,  
Revêts ta robe rouge cerise ;  
Le peuple devinera,  
Quand on défilera,  
La couleur de nos cœurs à ta mise.

Le voici ce fameux mur,  
Longons-le d'un pas sûr  
En chantant notre chant d'allégresse,  
Ce chant d'espoir et d'amour,  
Les échos d'alentour  
En répéteront la sagesse :  
Pour souligner ce grand jour de tendresse,

O ! merci de m'offrir ta belle jeunesse !

Miel O petite miel amie à moi,  
Remontons sous notre toit  
Et là, demeurez porte close  
Afin de pouvoir mieux nous recueillir,  
Deviser sur l'avenir  
Et revivre la grande Cause.  
Mais ton front devient soucieux  
Et de tes jolis yeux  
Un pleur tombe, ce chagrin m'alarme :  
Pourtant, tout bien réfléchi,  
Je dois en convenir,  
La Commune vaut bien cette larme.

Comme Baptiste Clément,  
Un jour peut-être, enfant,  
Sur une barricade surprise,  
Il te faudra, ventre-blanc !  
Toi-même ouvrir le feu  
Pour qu'un monde nouveau se précise.  
Ce jour-là, songe à notre bonne Louise,  
O belle jeunesse du Temps des Cerises.

Miel O petite miel amie à moi,  
Cette nuit sous notre toit  
Hurlons bien fort notre rancune  
Et clôturons notre jour favori,  
Ce beau jour de Mai fleuri,  
Au cri de : « Vive la Commune ! »  
Vers libres de CH. D'AVRAY.

## H. POULAILLE PAIN DE SOLDAT

roman

La guerre, pour  
ceux qui l'ont faite,  
et pour d'autres.  
GRASSET 1 fort vol. 500 p. 24 fr.

## La vie du « libéraire »

Nous avions annoncé dans notre dernier numéro, que le prix du Libéraire serait augmenté à partir du 1<sup>er</sup> juin. Cette décision avait été prise devant les hausses constantes des tarifs d'imprimerie et d'expédition, qui atteignent aujourd'hui 55 à 60 %.

Les journaux avaient annoncé que le Syndicat de la Presse avait décidé de porter le prix des quotidiens à 0 fr. 40, cette augmentation aurait aux yeux du public justifié notre propre augmentation. Mais la lutte que se mènent les grands journaux fait que cette augmentation n'est pas encore officielle, elle le sera sans doute d'ici quelques jours, elle sera peut-être même reculée de quelques semaines.

Un grand nombre de nos camarades, qui chaque semaine vendent le Libéraire à la criée, nous ont fait remarquer avec justice que leur vente se trouverait gênée si l'augmentation de notre prix de vente précédait la hausse des grands quotidiens. Il y a là un fait d'ordre psychologique indéniable. C'est pourquoi nous avons décidé d'attendre la hausse générale des journaux pour augmenter le Libéraire.

Notre prochain numéro sera donc vendu 0 fr. 50.  
Dans un prochain numéro, nous exposerons très largement les raisons qui font que nous sommes obligés d'augmenter le prix de vente du Libéraire. Nous pourrions dire que si nous avons pu tenir jusqu'à présent, ce n'est qu'à cause de la montée rapide de notre tirage, qui a quadruplé depuis un an. Nous avons maintenu le prix de 0 fr. 50 pour ne pas nuire à cette progression de notre influence, mais maintenant la hausse des prix ne nous permet plus de tenir.

Nous rappelons que le prix de l'abonnement sera provisoirement maintenu au même prix. Que tous nos amis en bénéficient en s'abonnant le plus rapidement possible. L'abonnement est le plus sûr soutien d'un journal. CAMARADES, ABONNEZ-VOUS.

### BULLETIN D'ABONNEMENT

FRANCE  
22 Nos .. 22 fr.  
24 Nos .. 24 fr.  
26 Nos .. 26 fr.  
28 Nos .. 28 fr.  
30 Nos .. 30 fr.  
32 Nos .. 32 fr.  
34 Nos .. 34 fr.  
36 Nos .. 36 fr.  
38 Nos .. 38 fr.  
40 Nos .. 40 fr.  
42 Nos .. 42 fr.  
44 Nos .. 44 fr.  
46 Nos .. 46 fr.  
48 Nos .. 48 fr.  
50 Nos .. 50 fr.

Chèque postal : 50666, André, Paris 457-78

2, rue de Bondy (109)

Téléphone : BOTZARIS 69-27

Je soussigné déclare souscrire un abonnement de .....

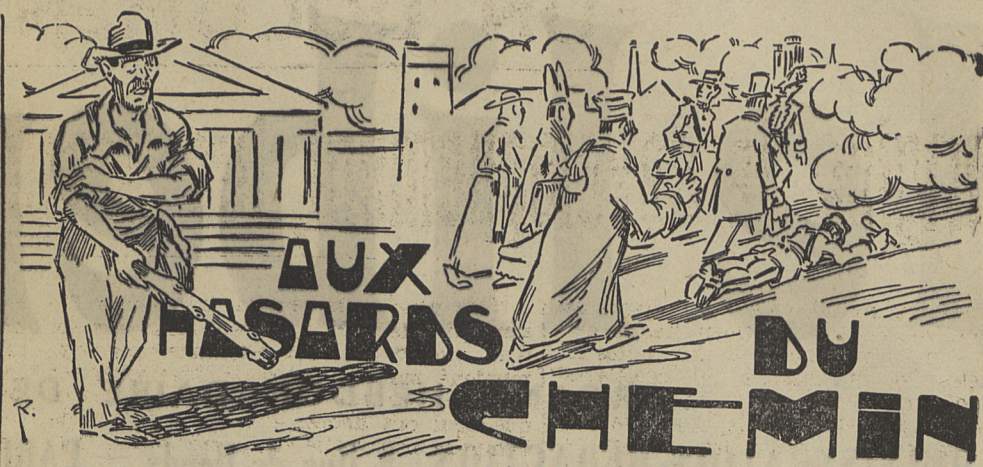
à partir du ..... pour la somme de .....

dont je vous envoie le montant.

SIGNATURE :

Nom (1) .....  
Ville : .....  
(4) Ecrire très lisiblement.

Adresse : .....  
Département : .....



### LE DRAME DU METRO

Nous n'avons pas pour habitude de nous attarder à la lecture de faits-divers s'élevant en longues colonnes sur les pages de la Grande Presse et destinés à détourner l'attention des lecteurs, que des événements plus essentiels, encore que moins sensationnels, pourraient inquiéter. Toutefois, l'affaire de la Rampe 832, du Métro tragique, nous a causé quelque émoi : la belle Lætitia, paraît-il, portait à son corsage une petite insigne « noir et rouge » ! Et je m'attendais, dès lors, chaque matin, à lire dans les journaux : « Encore un crime anarchiste ! » Perquisition dans les milieux libertaires ! etc. Aujourd'hui, respirons à l'aise : l'insigne suspect, qui l'eût jamais pensé ? était celui de la Ligue républicaine du Bien Public ! dont faisait partie l'héroïne du métro.

### LA LIGUE DU BIEN PUBLIC

Assez confidentielle, et pour cause, peu connue du public dont cependant elle prétend faire le bonheur, cette « Ligue », sous un nom mielleux et ronflant, est certainement aussi dangereuse que les autres qualifiées de factieuses !

Au mois de décembre dernier, la Section à Saint-Denis de cette « Ligue », donna une fête de l'arbre de Noël, au cours de laquelle le général Niessel, qui présidait, décora (!) précisément cette Italienne, tuée depuis. Il s'agissait d'une récompense octroyée par ladite « Ligue » pour services spéciaux.

### UN NOEUD DE VIPERES

Car l'Italienne, et c'est le plus beau du drame, fut admise dans la « Ligue » grâce au parrainage de deux policiers — privé et Police judiciaire. — Et voilà le noeud de vipères !

Le Directeur de l'Agence « Rouf » déclare qu'il employait Lætitia à des surveillances spéciales dans des usines.

« A la suite de grèves, déclare le patron des Etablissements Maxi, nous avions eu à nous séparer d'une personne trop encline à monter le cou à ses camarades, et pour la remplacer, nous avions demandé une personne de confiance... » Et il ajouta : « Je vous demande seulement d'écouter ce qui pourrait se dire à l'usine, par des meneurs éventuels ! »

Voilà les procédés employés par les capitalistes contre la classe ouvrière ; voilà les masques sous lesquels se déguisent nos ennemis mortels ; officine de mouchardage, de surveillance, voilà ce qu'on appelle « Ligue du Bien public »

### HENAUERME !

L'Humanité est inquiète, très inquiète. Pensez donc, dit-elle à propos du récent voyage de Delbos à Bruxelles, le ministre belge des Affaires étrangères, Spaak, a déclaré :

« Notre position dans le monde est dangereuse, mais elle peut être magnifique. Nous avons été pendant des siècles le champ de bataille de l'Europe. Notre ambition, aujourd'hui, est d'être un élément d'apaisement et peut-être, demain, qui sait ! un trait d'union... »

Que voilà donc un langage odieux !

Mais il y a pire.

Cet abominable Spaak a osé dire, en effet : « Nous repoussons toute idée d'une Europe où les peuples se diviseront en deux blocs irréductiblement hostiles. »

Horreur ! il voudrait même servir de médiateur entre Hitler, Paris et Londres.

Et l'Huma de frémir.

Ah ! si Spaak avait dit : « Nous voulons être encore — et plus vite que ça ! — le champ de bataille de l'Europe, exciter la France contre l'Allemagne et l'Allemagne contre la France. »

S'il avait ajouté : « Nous ne concevons qu'une Europe divisée en deux blocs irréductiblement hostiles et prêts à se massacrer... indivisiblement. »

Comme l'Huma l'aurait couvert de fleurs, couronné d'olivier, sacré ami de la France et rempart de la paix !

### DANS LA MARE TRICOLEURE

Après Laporte, Doriot, Marion, anciens communistes, et autres sires de moindre importance, Guilbeaux vient à son tour de faire un plongeon dans la mare nationaliste.

La Patrie, l'ancien canard de Jaluzot — le fameux affairiste du Bazar de l'Hôtel de Ville — et de l'hyper-nationaliste Millevoye, hospitalisé dans son premier numéro la prose tricolore de l'ancien condamné à mort pour haute trahison et espionnage. Henri Guilbeaux défend l'idée de patrie autour de laquelle, dit-il, « il faut regrouper la classe ouvrière ».

Et celui qui fut l'ami de Lénine, l'ancien

défaitiste Guilbeaux, de la revue Demain, proclame la splendeur des « traditions bourgeoises (sic), paysannes, ouvrières de la France ».

Mais tant qu'à faire de barboter dans le marais de la Patrie, Guilbeaux eût mieux fait de rester dans la ligne stalinienne. Son apostasie serait certainement plus « rentable » !

### AU RENDEZ-VOUS DES DEFAITISTES DEVENUS PATRIOTES

Ce pourrait être l'enseigne de ce nouveau canard, la Patrie, que Goldsky, dit-on, aurait retiré du néant.

Mais oui, Goldsky ! Goldsky du Bonnet Rouge, cette « canaille de Goldsky », comme disait Léon Daudet pendant la guerre.

Or, en première page de ce fameux numéro de la Patrie, nouvelle cuvée, que lit-on, outre la profession de foi nationaliste de Guilbeaux ? Une demande de grâce de Charles Maurras, « honneur des Lettres françaises » ! Parfaitement ! De Charles Maurras, qui, avec son compère Daudet, fit pendant la guerre condamner au bagne Goldschild lui-même dit Goldsky !

On ne sait ce qui est le plus écœurant, de la palinodie de ces tristes renégats ou de leur flougnardise. Dilemme...

### HOMMES ET CHOSES DE LA COMMUNE

Maurice Dommanget, le probe historien des luttes du prolétariat français, vient de réunir en volume les articles et études qu'il a consacrés à la Commune dans différents journaux et revues, et particulièrement dans l'Ecole Emancipée, la courageuse et indépendante petite revue des instituteurs.

Au moment où les stalinistes et les socialistes du gouvernement n'hésitent pas à faire de la manifestation traditionnelle du prolétariat révolutionnaire une manifestation d'union sacrée, ce livre, Hommes et Choses de la Commune, vient à point. Nous ne saurions trop en conseiller la lecture à nos amis. Dommanget a raison de démontrer que malgré ses fautes, ses erreurs et le désaccord de ses dirigeants sur l'orientation du soulèvement du 18 mars, la Commune reste essentiellement une révolution prolétarienne.

« Le caractère socialiste de la commune est attesté avant tout par la férocité, la sauvagerie de la bourgeoisie à son égard », Et Dommanget ajoute : « Si la classe bourgeoise n'avait pas tremblé pour ses privilèges... aurait-on sacrifié inutilement 25 à 30.000 prolétaires, en aurait-on envoyé d'autres par milliers sur les pontons et à Nouméa ? On ne combat aussi impitoyablement que des ennemis de classe. »

### LES VIEUX QU'ONT DE L'AGE

On vient de célébrer les 35 ans de vie politique de la vieille savate de Jeanneney, président de l'Hospice sénatorial.

Il a évidemment prononcé un discours soigné dont voici un échantillon : « La classe ouvrière, arrivée vite à la maturité politique, doit faire son éducation en matière économique. Dans cet apprentissage, elle devra éviter les excès et les fautes dont elle serait la première victime. »

Admirables, ces débris qui sont ballottés par les événements, que chaque crise laisse pantois, que chaque événement dérouté et qui donnent des conseils aux prolés.

### SAINT BOULOT

La lecture de la presse soviétique vaut son pesant d'or. Dans la Pravda, un bâtiment russe qui a travaillé au pavillon soviétique de l'Exposition de Paris, donne ses impressions.

Il déplore la lenteur du travail exécuté par les ouvriers français.

Démonstration pratique de la supériorité des stakhanovistes sur ces fumiers de gars du bâtiment français qui gagnent des ronds à la pelle et n'en foutent pas une rame !

### SA MAJESTE CARNAVAL 37

De la droite à la gauche, c'est une jubilation intense et dans toute la presse une consommation accrue des qualificatifs glorieux et des épithètes claironnantes à propos du cortège de Carnaval qui fut donné en spectacle au peuple par le gouvernement de Front populaire.

Cette chienlit militaire se proposait de faire acclamer aux bons prolos les sans-colottes de Valmy, les grenadiers de l'Empire, les Cent gardes de Napoléon III et les soudards ivrognes et sadiques qui, dans les expéditions coloniales et avec le concours des missionnaires catholiques, fondèrent cette France d'outre-mer si chère à Vaillant-Couturier et donèrent aux indigènes un aperçu saisissant de la bassesse, de la cruauté, de l'instinct de rapine et de viol et de la stupidité dont sont capables les vaillants soldats d'un grand peuple.

Les romanichels.



## UN DOCUMENT OFFICIEL DE LA F. A. I.

## L'origine, le développement, les conséquences de la réaction stalino-bourgeoise en Espagne

La crise du gouvernement de Valence est une branche — et certainement pas la dernière — qui a pour but d'écraser toutes les conquêtes révolutionnaires du prolétariat espagnol. Le 19 juillet de l'année passée, le peuple espagnol était uni dans la lutte contre le fascisme. Les travailleurs et les petits bourgeois étaient unis. Le pouvoir politique aurait pu être assumé exclusivement par les travailleurs si le travail commun des socialistes avec les républicains bourgeois n'avait pas continué à Madrid.

## LES EXIGENCES DE LA LUTTE ANTIFASCISTE

En Catalogne, les anarchistes auraient pu prendre la vie publique exclusivement dans leurs mains. Mais cela ne se fit pas pour plusieurs motifs et spécialement pour l'absence de la conquête du pouvoir politique. Ils réalisèrent cependant un grand changement dans la vie économique. Dans la vie publique, l'industrie et le commerce furent « réquisitionnés », c'est-à-dire expropriés et collectivisés. Vous savez que les syndicats furent les soutiens de ce mouvement et vous ne devez pas ignorer que les traditions du mouvement prolétaire espagnol menèrent à ce chemin. Dans l'ordre politique on réalisa également un grand changement : il était indispensable que les organisations anarchistes répondent à l'influence morale et en accord avec les changements économiques. Ils prirent part avec les autres partis antifascistes et organisations, dans la réglementation de la vie publique. Ce fut principalement la guerre antifasciste qui nous obligea à l'alliance antifasciste avec les autres partis prolétaires et bourgeois de gauche. Si nous avions agi autrement, nous serions restés sans armes et aurions été dans l'obligation de restreindre la lutte peu après.

Naturellement, ni la bourgeoisie républicaine, ni les socialistes et communistes n'étaient d'accord avec le développement qui commença le 19 juillet et qui déboucha dans un changement, non seulement politique mais aussi social. Dès que les partis qui se trouvaient dans le même camp antifasciste que nous, ainsi que les organisations, se sentirent suffisamment forts, ils commencèrent des contre-attaques contre les conquêtes révolutionnaires. Nous nous trouvions déjà, au bout de quelques mois, devant un bloc uni formé par tous les autres partis. Au début, ils firent bonne figure à ce qui était pour eux un jeu malin des anarchistes. Ils employèrent tous les moyens pour nous discréditer publiquement et affaiblir nos organisations. Cela ne leur fut pas bien difficile. Ils reçurent de l'aide de l'étranger : de France, d'Angleterre, de Russie, etc., etc.

## LA LUTTE REVOLUTIONNAIRE ET LES CONSEQUENCES INTERNATIONALES

Vous connaissez sûrement les différentes phases qui se déroulent dans le camp antifasciste. Par conséquent, inutile d'entrer dans les détails. Ces derniers temps, la lutte prit des formes aiguës. L'étranger n'y était pas « étranger ». L'appui fasciste de l'Allemagne et de l'Italie à Franco conduisit à des complications internationales qui devenaient de plus en plus difficiles. On craignait que, de ne pouvoir arriver vivement à la fin de la guerre civile en Espagne.

Nous venons de recevoir du Comité Péninsulaire de la F. A. I. le résumé complet d'un rapport qui sera prochainement communiqué sur la genèse, le développement et les conséquences des événements politiques qui ont abouti à la restauration de l'emprise bourgeoise en Espagne antifasciste.

Ce document officiel, dont on appréciera

le ton mesuré, fait lire définitivement des odieuses calomnies colportées par les véritables responsables du putsch stalino-bourgeois, sur la G. N. T. et la F. A. I. Il situe exactement où sont ceux qui, tout en criant à la manœuvre fasciste, n'ont pas hésité une seconde à disloquer le bloc des forces anti-fascistes pour faire triompher leur politique partisane dont le but, de jour

consistait à soustraire toutes les entreprises industrielles contrôlées par les travailleurs, au contrôle des syndicats. Les collectivisations de la campagne furent aussi discréditées. Le ministre communiste de l'Agriculture de Valence se mit en cette occasion aux côtés de la bourgeoisie.

## LES EVENEMENTS DU 3 MAI

L'occupation de la centrale téléphonique de Barcelone fut le début d'une série de mesures qui devaient se réaliser. Les travailleurs de Barcelone étaient indignés, ils voulaient s'opposer à ces mesures réactionnaires. Nous savions bien ce qui était en jeu. Nos camarades, qui connaissaient les causes profondes de la conspiration internationale qui se tramait contre nous, comprennent clairement que dans ces conditions la victoire de la révolution ne serait plus possible. Si nous avions accepté la lutte à Barcelone le 4 mai, nous aurions pu être maîtres de la situation, peut-être en 24 heures. Mais elle ne nous aurait servi à rien si ce n'est qu'aggraver notre situation. Nos camarades possédaient des armes et nous aurions pu résister peut-être quelques semaines, mais une attaque militaire provenant du Gouvernement de Valence qui aurait été appuyée par une intervention militaire des puissances étrangères nous aurait exterminés. C'est pour cette raison que nous n'avons pas accepté la lutte et que nous fîmes tout notre possible pour éviter une lutte fratricide.

Nos efforts furent mal récompensés et nos adversaires profitèrent de l'occasion et de la faiblesse de la classe ouvrière révolutionnaire pour donner jour à leur plan d'attaque depuis longtemps. Le parti communiste fut l'initiateur de la réaction. Il provoqua à Valence une crise de Gouvernement afin d'éliminer la C.N.T. Ce qu'ils obtinrent d'ailleurs, car ils ont tous les autres partis à leur côté. Le ministre de l'Intérieur du Gouvernement Largo Caballero, Galarza, était au côté de Caballero, et les mesures adoptées par lui en Catalogne ne parurent pas assez sévères pour les partis politiques. Le Gouvernement Caballero avait indiqué des positions déterminées à la fin du conflit de Barcelone, qui consacraient certaines garanties à notre mouvement. Après la démission du Gouvernement de Caballero, le nouveau Gouvernement ne se trouvait plus lié à ces compromis.

## DIVISIONS DANS L'U.G.T.

Dans le camp du parti socialiste se sont accentués les différends dans les derniers mois. Dans l'intérieur de l'U.G.T. socialiste aussi, se détachaient toujours plus fortement deux tendances distinctes. Le Comité Exécutif de l'U.G.T. était au côté de Largo Caballero; mais en Catalogne et à Madrid, les communistes ont conquis, pour ainsi dire, toutes les charges dirigeantes

en jour plus évident, est de balayer les conquêtes révolutionnaires et de procéder à la restauration de la république bourgeoise du capitalisme et des trusts étrangers.

Nos militants et nos lecteurs auront ainsi une bonne arme pour riposter ici aux complices des étrangers à masque antifasciste de la révolution espagnole.

de l'U.G.T. L'élimination du Gouvernement Caballero a été en même temps un coup contre la propre U.G.T., car Caballero est son président.

Notre tactique, la politique de la C.N.T. et la F.A.I. était dirigée ces derniers mois vers une étroite collaboration et, si possible, une union avec l'U.G.T. Nous nous sommes efforcés dans la crise du Gouvernement, profitant des désaccords entre les socialistes et communistes d'un côté et l'U.G.T. d'autre part, de trouver avec l'U.G.T. une formule commune pour résoudre la crise et la nouvelle formation d'un Gouvernement.

## LE GOUVERNEMENT NEGRIN REPOND AUX DESIRS DU BLOC FRANCE-ANGLETERRE-RUSSIE

La lutte contre les communistes fut extraordinairement difficile pour la bonne raison que ceux-ci étaient protégés par la Russie et que les approvisionnements russes ont sans aucun doute une importance décisive dans la lutte antifasciste. Nous savons que les camarades de l'étranger se sont souvent étonnés dans ces derniers mois, en voyant que nous n'employions pas un langage plus net envers les communistes. Il faut rechercher la cause de notre modération dans la nécessité des fournitures de la Russie pour l'Espagne antifasciste sans lesquelles nous anarchistes, ne pourrions continuer la lutte.

Durant la crise du Gouvernement, la U.G.T. réalisa sûrement un double jeu. L'influence bourgeoise et communiste est si forte chez elle que la tendance révolutionnaire, c'est-à-dire, ce secteur qui incline pour une union avec nous, n'a pas pu agir. La conséquence fut la formation d'un Gouvernement sous la présidence de Negrin, dans lequel la C.N.T. est exclue de même que l'U.G.T. Avec ceci, non seulement le bloc communisto-bourgeois a atteint son but mais les puissances étrangères, France, Angleterre, Russie ont également obtenu ce qu'elles désiraient.

## LES PERSPECTIVES IMMEDIATES

Les perspectives du futur ne sont pas brillantes pour nous. Notre participation au Gouvernement ne représente pas une collaboration dans un Etat parlementaire mais plutôt l'alliance plus ou moins révolutionnaire de toutes les forces antifascistes, dans laquelle pourtant nous fîmes de profondes réformes et certains changements dans la vie sociale, qui formèrent le lien rouge unificateur. Tout ceci a cessé. Un recul de toutes les conquêtes du prolétariat s'en suivra. Un terrain favorable fut créé pour cela. La fourniture de vivres, spécialement en Catalogne, fut sabotée par les communistes et les socialistes pendant que nous occupions des charges responsables. Maintenant que nous avons laissé ces pla-

ces, la fourniture se réalise bien mieux, étant donné que, de notre côté, malgré la campagne infâme qui se fit contre nous, nous continuons à leur donner toutes les facilités. Tout est mis en œuvre pour que la population ait la sensation que tout allait mal pendant que les anarchistes étaient au pouvoir.

## UNE OFFENSIVE GENERALE SE PREPARE CONTRE LES REALISATIONS REVOLUTIONNAIRES

La situation du front d'Aragon est pareille. Dernièrement arrivèrent 5.000 fusils et plusieurs millions de munitions en Catalogne, venant de Valence. On annonce des tanks, des armes automatiques, etc. Un grand nombre d'avions seront remis aussi aux secteurs du front d'Aragon. Jusqu'à maintenant manquaient les armes offensives. Si on entreprend maintenant avec les nouvelles armes une offensive de grande envergure, il sera relativement facile d'affirmer que cela est dû au nouveau général envoyé de Valence.

Il faut supposer aussi que dans d'autres contrées le Gouvernement agira contre les ouvriers. Il se produira certainement une offensive générale contre la collectivisation. L'U.G.T. de Catalogne a prononcé dans sa dernière conférence régionale du 17 mai, la phrase : « que les transports de Barcelone devaient se municipaliser ». Ceci veut dire que le syndicat ouvrier du transport doit être exclu de la direction des transports. Il est bien possible qu'ils agissent aussi contre la collectivisation des champs, spécialement à Valence. Vraisemblablement se fera un coup contre l'Aragon où notre influence est très grande et où le processus de la socialisation est très avancé.

## LES C.N.T.-F.A.I. SONT DANS L'OPPOSITION ET LUTTENT CONTRE DEUX ADVERSAIRES

Par conséquent, comme vous le voyez, camarades, la Révolution espagnole se trouve dans un point variable de son déroulement. Le C.N.T.-F.A.I. sont dans l'opposition. Dès maintenant nous devons nous défendre fortement contre la réaction. Nous avons déjà appelé l'attention en diverses occasions de nos camarades de l'étranger et sommes heureux de leur solidarité. Il y a 10 mois il était plus facile de se gagner toute la classe ouvrière pour appuyer l'Espagne antifasciste. Il s'agissait alors d'une aide commune contre un ennemi commun : le fascisme. Aujourd'hui le prolétariat espagnol a deux ennemis : 1. le fascisme espagnol appuyé par le fascisme international; 2. le capitalisme international, au côté duquel sont la Russie soviétique et les pays démocratiques. Et en Espagne même, ce capitalisme international possède ses conjurés dans les partis bourgeois de gauche, dans les socialistes et communistes.

Le prolétariat est seul. La C.N.T. et la F.A.I. sont face aux problèmes les plus difficiles. Nous espérons que vous comprendrez notre difficile situation et nous appuierez dans cette lutte avec tous les moyens dont vous pouvez disposer.

Le Comité Péninsulaire de la F.A.I.

## Pour l'Espagne antifasciste donnons tout notre effort

Quoi de plus réconfortant que l'émulation déclenchée par notre appel à la solidarité en faveur des innocentes victimes de la barbarie fasciste ?

En dehors du magnifique succès remporté par notre tombola, il convient de signaler l'effort particulier de dévoués camarades, tels ceux de Lyon qui nous ont adressé 2.000 francs ; ceux de Bordeaux 2.000 francs également ; Carantan, 500 fr. ; Annecy, 500 francs et d'autres encore qui pour des sommes importantes contribuent à amplifier l'aide matérielle indispensable.

D'autre part, chacun appréciera le beau geste de nos amis anglais de Londres qui, non contents de mener le bon combat depuis plusieurs mois pour la cause de nos frères d'Espagne, dans leur vaillant organe *Spain in the World*, ont décidé de prendre à leur charge 20 de nos petits orphelins de Llesna, pour l'entretien desquels ils viennent de nous faire parvenir un premier versement de 5.000 francs.

Nous pensons que ces exemples, pris parmi tant d'autres ne doivent pas rester isolés. Il

reste tant à faire pour secourir le prolétariat meurtri de l'Espagne révolutionnaire contre laquelle sont aujourd'hui coalisés les impérialismes fascistes et démocratiques.

Notre centre de ravitaillement poursuit, par ailleurs, la besogne ardue d'assurer le soutien matériel des miliciens antifascistes. Régulièrement ses camions portent aux héroïques combattants les vivres, vêtements et médicaments qui leur sont si nécessaires. Pour continuer comme il convient cette tâche dont le besoin se fait sentir chaque jour davantage, au fur et à mesure que se resserre le blocus qui veut par la famine obtenir leur capitulation, notre Comité est en droit de compter sur tous les dévouements.

Que chacun s'emploie à recueillir, les dons et souscriptions qui permettront à nos camarades de « tenir » et de triompher de leurs adversaires. C'est là un devoir de solidarité internationale qu'ils sont en droit d'exiger de nous.

Le Comité pour l'Espagne Libre,  
26, rue de Crussol, Paris-11<sup>e</sup>  
Téléphone : Roquette 73-96



Après le dernier bombardement de Caspe en Aragon.

## Aux pouvoirs publics de la Généralité de Catalogne à Barcelone

Les libertaires et les syndicalistes italiens, français, espagnols, bulgares, résidant en France ont appris avec une douloureuse stupeur l'odieux assassinat perpétré par les forces de police de la Généralité de Catalogne à Barcelone sur la vie de nos camarades italiens Camillo Berneri et Barbieri Francesco.

En constatant que les circonstances dans lesquelles ces assassinats ont été accomplis révèlent la préméditation caractéristique du crime d'Etat, ils élèvent leur protestation indignée contre les Pouvoirs Publics responsables de la Généralité de Catalogne, qui vient de se salir d'une honte ineffaçable, autant plus abominable en tant que ces crimes — consommés sur des généraux militants accourus en Espagne pour sacrifier leur liberté et leur vie à la libération du Peuple Espagnol, — révèlent le caractère d'un coupable et monstrueux fratricide inépuisable. Ils ajoutent aussi leur ferme protestation contre la détention arbitraire de nombreux camarades étrangers, desquels ils demandent la mise en liberté immédiate.

Paris, le 18 mai 1937.

Signé :

Comité Italien Pro-Espagne  
Fédération Anarchiste Italienne  
Délégation Permanente G.N.T. A.I.T.  
F.A.I. en France.  
Union Syndicale Italienne.  
Union Anarchiste Française.

TOUS LES MILITANTS DE LA FEDERATION PARISIENNE SE DEVONT D'ETRE PRESENTS, VENDREDI 28 MAI, A 19 H. 30, A LA SALLE DE LA MUTUALITE, POUR LE SERVICE D'ORDRE.

## La médiation qui vient

(Suite de la première page)

Mais quand, dès le premier jour, ces héros ont engagé la lutte, quand ces travailleurs ont animé et organisé la résistance en effectifs et en armements, ils se sont inspirés des lois inflexibles de la guerre.

D'un même cœur et d'une même volonté — enflammé le premier, inflexible la seconde — ils ont mené de front l'action défensive et l'action offensive.

Par leur action défensive, ils ont sauvé les libertés déjà conquises et par leur action offensive, ils ont poussé aussi loin que possible la conquête de celles auxquelles ils aspirent et sans lesquelles les autres restent fragiles et d'insuffisante valeur.

Ces Messieurs de la Banque, de l'Industrie et de la Terre, détenteurs du capital, actionnaires des grandes firmes industrielles et possesseurs de la vaste propriété terrienne, n'ont songé qu'à mettre à l'abri leurs précieuses personnes et, la peur aux entrailles, ils ont, dès la première heure, tout abandonné.

On sait quelle a été la suite de cette fuite éperdue.

Inutile de rappeler aux lecteurs du *Libertaire* ce qu'ont fait nos amis de la C.N.T. et de la F.A.I.

Inutile d'énumérer les prodiges réalisés. Inutile d'insister sur les magnifiques réalisations qui, depuis près d'une année, témoignent de la dévorante activité du Prolétariat Catalan et des résultats dus à son audace révolutionnaire et à sa persévérante énergie.

...

Est-ce à dire que, d'avance et de parti-pris, nos frères d'Espagne sont résolus à repousser et à combattre toute « Médiation » ?

Pas le moins du monde.

Autant et plus que quiconque, ils désirent la fin du drame épouvantable et de ses cruelles nécessités. Leur acquiescement ou leur résistance à « la Médiation qui vient » dépendra des clauses de celle-ci.

Nos amis ont jeté les bases d'une Révolution Sociale dont la structure naissante

dépasse tout ce que, dans ce domaine, l'Histoire a jusqu'à ce jour enregistré.

Si la Médiation qui vient respecte cette structure et s'engage à ne pas entraver son développement — mais peut-on espérer cela ? — ils acquiesceront à l'arrangement en perspective.

Mais si ce « compromis » entraîne ce que tous les gouvernements et toutes les diplomates entendent pour « le rétablissement de l'Ordre en Espagne », j'ai la conviction que l'Espagne travaillera et révolutionnaire résistera.

Car le rétablissement de l'Ordre, ce serait le retour à l'Oppression politique et à l'Exploitation économique et nos camarades n'accepteront pas cela.

...

J'exprime ci-dessus mon sentiment personnel. Je poserai la question aux délégués de la F.A.I., de la C.N.T. et des Jeunes libertaires d'Espagne qui parleront, à la Mutualité, le vendredi 28 courant.

Je suis persuadé que leur réponse confirmera mes prévisions.

SEBASTIEN FAURE.

Vient de paraître :

## LA REVOLUTION en ESPAGNE

par Jean de Boë

Une brochure de 48 pages  
très documentée

POUR instruire la classe ouvrière sur le problème de la Révolution espagnole,

POUR réagir contre les campagnes mensongères et tendancieuses de la Presse.

POUR préserver les réalisations révolutionnaires des syndicats espagnols.

Prix : 1 franc; franco : 1 fr. 25



# Les auteurs prolétariens

## Constant Malva écrivain mineur

C'est en 1932 que Malva débuta dans les lettres, j'avais reçu son manuscrit par Barbusse (1) qui me disait : « Vous trouverez peut-être quelque chose dans ce manuscrit. Evidemment, me disait-il, l'œuvre n'est pas parfaite au point de vue du style, mais il en émane quelque chose de prolétarien et de vécu qui est assez impressionnant et qui mérite, je crois, de retenir votre attention, soit que vous utilisiez ce manuscrit, soit que vous mettiez en rapport avec leur auteur. » (lettre du 17-6-31).

Je lus le petit livre. C'était *L'Histoire de ma mère et de mon oncle Fernand*. Je fus si heureux de cette lecture que le soir même j'écrivais à son auteur pour lui faire part de ma joie et lui demander qu'il était, ce qu'il faisait.

J'étais fixé par retour du courrier. Les gens étaient bien un mineur, bouilleur, précisaient. C'est le plus dur des travaux de la mine, le plus dangereux aussi, le mieux si l'on peut dire. Il payait m'expliquait-il plus tard, ainsi il pouvait acheter de loin en loin un bouquin en plus de ses journaux de militant.

Il était né en 1903, au Boinage, à Quaregnon dans le Hainaut en pleine bûche.

Il eut une enfance pénible et fut à même de bonne heure de comprendre que tout n'était pas pour le mieux dans la vie. Au moment où il atteignait ses dix ans, c'était la guerre, l'invasion de la Belgique, l'exode. Les parents de Malva avaient pu fuir et tout à tour, ils se fixèrent en Bretagne, en Normandie, puis en Auvergne. Comme l'on s'en doute, dans ces pérégrinations, la chose dont on se préoccupait le moins était l'éducation du gosse et ses études primaires furent des plus irrégulières. Au moment où les enfants de son âge prenaient le plaisir à lire, lui apprenait la vie et la science du malheur qui est le lot des pauvres.

On le gacha comme pâte dès l'arrivée. Ce ne fut que deux années plus tard qu'il put fréquenter l'école. Attentif et désireux de savoir, il rattrapa assez vite ses compagnons de classe, si bien que malgré les lacunes de son instruction, l'instituteur le présenta au certificat. Il y échoua. Les brevets même enfantins ne se donnaient pas à l'intelligence, mais à son ersatz l'insurrection. Parmi ses compagnons plusieurs petits âmes instruits conquièrent le diplôme de diplomé. Déjà il était un grand sensible. Il vit dans son échec une injustice et découragé quitta l'école pour s'embarquer comme cantonnier à la disposition de l'armée anglaise. Ensuite, il s'improvisa marchand de chocolats et sillonna le front anglais au milieu des mercantiles. « Petit marchand, lui-même », dit-il. Cela dura assez peu.

Il fut ensuite débardeur, puis sabotier, puis manœuvre dans une usine de munitions, laissa un peu maître de lui-même. Quand la guerre fut terminée le père, ayant pu reprendre sa place à la mine, y fit embaucher son fils, car si l'on avait pris beaucoup de mineurs, bon nombre n'étaient pas revenus et il y avait des places à prendre. Le jeune gars alla rejoindre la grande armée des gueules noires où sa place était marquée par le destin : ce destin qui permet peut-être que les écrivains de carrière aient le droit de choisir leur choix, mais qui ne laisse aucune possibilité de choix aux gosses du prolétariat.

Enfants sous le signe de la misère. A dire vrai, cela avait été presque avec joie, qu'il avait pris contact avec le rude travail de la mine. En tous cas, c'était sans effroi. Tous les siens étaient descendus au fond. Il revoyait en pensée son bon grand père, le Constant Malva dont il adopta le nom comme pseudonyme. Cristallisation d'une affection d'enfance — Alphonse Bourlard — il s'appelle Bourlard — est un sentiment d'al. Ne le lui reprochons donc pas.

Dans *Histoire de ma mère et de mon oncle Fernand*, Malva retrace son enfance et la vie des siens, avec une délicatesse de touches qui en font une des œuvres les plus émouvantes qui soient, et certes, un des plus purs joyaux de la littérature prolétarienne. Peu de pages ont un accent aussi net, une authenticité aussi nue. On songe à Noël Doff, à Marguerite Audoux. C'est peut-être l'œuvre la plus directe qui ait été écrite en notre langue. Avec quelques gaucheries de style, comme le notait Barbusse, mais qu'importe ces gaucheries si ce qui est exprimé va droit à nous ? Et c'est le cas.

En lisant ce manuscrit, je songeais à un autre petit livre magnifique *L'Ascension* de Lucien Bourgeois. C'étaient deux œuvres sœurs. Par maints points d'ailleurs les deux hommes sont proches. Bourgeois est un sentimental réfléchi, Malva est un impulsif.

C'est à la fin de 1928, que Malva commença à écrire. Il était correspondant ouvrier du journal *Le Drapeau Rouge*. Quand vint à Paris me voir, après que j'eus donné l'œuvre à Valéri pour les *Cahiers Bleus*, je lui posai quelques questions sur ses débuts. D'abord, il avait essayé d'écrire quelque pages sans aucune satisfaction, l'idée d'écrire lui était venue un jour que sa mère lui avait relaté certaines scènes douloureuses de sa vie. Ce passé qui ne lui était pas totalement inconnu, — il en avait senti les secousses — prenait dans le récit de la pauvre femme un relief si extraordinaire que les larmes aux yeux, il lui avait dit :

« Mère, j'ai déjà lu bien des romans, mais jamais je n'en ai lu de plus triste que le vôtre... »

Comme il lui disait qu'un écrivain pourrait en écrire un chef-d'œuvre, elle l'avait regardé avec étonnement et commisération de voir son grand garçon si nerveux sans raisons.

Et tout à coup, il s'était senti la vocation. Tant de gens content des histoires sans fondement qu'il n'était pas possible qu'eux seuls aient le droit d'écrire. Sous une impulsion irrésistible, il était allé acheter un cahier. Et c'est ainsi que fut commencé le premier chapitre du petit livre. Commencé et recommencé, repris, refait, on le devine. L'auteur improvisé n'en dormait plus et se maudissait d'avoir eu cette idée saugrenue. Mais il avait entrepris cette tâche et, têtue, était décidé à la mener jusqu'au bout.

C'était une espèce de lutte. Chaque détail douloureux le mettait dans un état insupportable et souvent, m'avouait-il, il fondait en larmes sur ses pages. Oh ! cela ne courait pas comme des larmes de la maman. Devant la page blanche, l'auteur se débattait, la plume grinçait de rage. C'est qu'il fallait suivre le récit dans son extrême

(1) Il sied de dire que, malgré ses défauts, Barbusse était très accueillant aux écrivains ouvriers. Lui seul et Martinet ont aidé la littérature prolétarienne vraie. C'est un hommage à lui rendre. Malva est un, entre vingt, qu'il dirigea vers moi. Ces messieurs qui le remplacent aux destinées de la littérature se contentent de perdre les manuscrits qu'on leur envoie. C'est plus facile que d'essayer de comprendre.

simplicité et le plus possible satisfait aux règles que l'on savait mal, de bien écrire. Peu à peu, cependant des chapitres se suivirent, l'œuvre prit corps. Des mois s'écoulèrent riches d'émotion, de craintes et d'enthousiasme à la fois.

Enfin le livre fut achevé. L'auteur le terminait par une manière d'acte de foi. « Si l'on nous est pas permis d'instaurer le paradis sur la terre, nous pourrions quand même soulager l'humanité de bien des maux. »

Dans la mesure de nos moyens, unissons nos efforts, nous qui souffrons, pour transformer la société actuelle en une autre plus juste et mieux ordonnée, où peut-être enfin la vie de chacun ne sera plus un fardeau et où la haine peu à peu disparaîtra du cœur des hommes. »

C'était une fin un peu livresque, littéraire. C'était sans conteste la moins bonne page du livre : le donnant à publier j'avais tenu à n'en rien retrancher, ni retoucher. Tel quel c'est je crois un des plus curieux documents bruts sur la vie prolétarienne qu'il m'ait été donné de faire sortir.

Dès lecture, j'avais vu Barbusse et lui avait écrit. Je souhaitais qu'il fit une relecture de *L'Histoire de ma mère*, je désirais qu'il le préfacât. J'insistais : c'était une très belle œuvre, très parfaite même. Il accepta et l'ouvrage s'ouvrit sur dix belles pages de Barbusse « Un ouvrier écrit ». Il y nota l'intérêt de document du récit.

Malgré sa simplicité et sa modestie, son manque touchant de prétention, il prend au moment où nous sommes, une valeur d'indication qui en double l'importance.

Documentation à travers de la simplicité. Pas de récits fabriqués ; rien de fabriqué là-dessus. Pas d'histoire des Mille et une Nuits. Il s'agit des mille et un jours de la terre. La vie courante racontée avec le moins de mots possible, d'une série de pauvres gens, le drame des naissances, le drame des agonies et, entre les deux, avec des hauts et des bas, la lutte pour le pain et le bonheur. Quand on a fermé le livre, ajoutait Barbusse, on est passé bien près de ces pauvres gens. On ne sait même plus très bien si on les a connus ou si on les a aperçus seulement à travers des pages et des lignes. C'est un contact émouvant.

Contact avec les gens, mais aussi avec les choses, ce que ne marquait pas assez le préfacier et qui fait que de tels livres se séparent de l'actuelle littérature. Ce sont ces gens et ces choses mêmes qui sont exprimés et non une manière de transmutation artistique.

L'auteur, dit encore Barbusse, parle à peu près comme ses personnages, il ne s'élève pas au-dessus d'eux, il est au milieu d'eux ; il a toujours été au milieu d'eux.

Et il est, toujours au milieu d'eux, ajoutons-nous, ce qui compte pour un écrivain prolétarien.

Nous travaillons ces temps-ci à mille cent mètres, dans une chaleur et une poussière suffocantes à tel point que c'est chose naturelle quand la boisson manque, de se désaltérer aux abreuvoirs des chevaux.

Ce n'est pas du conte que j'extrait ceci. C'est Malva qui parle à son ami Crouzet.

« Il n'est pas rare d'entendre dire au fond : « un bon coup de grisou, c'en serait fait de notre chienne d'existence. »

Certes on ne sait pas quelle dure peine est la leur et l'on ne pense guère à ce prolétariat de l'Enfer souterrain, que lorsqu'une catastrophe endeuille les pays charbonniers.

Barbusse reprochait dans *Histoire*, le manque d'idéologie de Malva, il ne décrivait pas de révoltes. Cela me fait me rappeler ma visite à la garde-barrière Rose Combes de qui j'avais publié un roman *Le Mille des Garets*. Elle venait de recevoir une lettre de Barbusse qui lui reprochait d'être conformiste.

Qu'est-ce que cela veut bien dire conformiste. Monsieur Poulaille ? J'ai voulu décrire les gens d'ici, je les ai montrés vrais.

Je la consolais de mon mieux. Elle venait de recevoir un féroce article de Léon Werth dans *Monde* qui expliquait la lettre de Barbusse, qui se reprenait, car une première lui était venue, très élogieuse, voire enthousiaste. Et Cachon qui était près de nous avait, avec son bon sens paysan, tiré la morale : « Ce n'est pas de leurs bureaux qu'ils feront des révoltes ici. Qu'ils viennent apprendre à voir clair aux paysans... Mais ils ne sauraient même pas leur parler. »

Le charpentier Bonnet, dans son avant-propos à l'édition que nous fîmes de *Un Propre à Rien*, de Malva, notait judicieusement la contradiction de Barbusse, reprochant en fait à l'auteur de *L'Histoire*, ce qu'il admirait au début de sa préface, l'authenticité du récit. Si Malva eût mis en scène un révolté, le livre en eût-il été meilleur ? Tous ces écrivains de carrière, habitués qu'ils sont au mensonge des faits, des mots, des situations, ont vite tendance à reprocher comme une tare à l'écrivain amateur, de vouloir rester vrai.

Et tous sont les mêmes. Comme si leur révolutionnarisme verbal, d'estrade ou de bouquin n'était pas qu'artifice.

Notre Malva est plus révolté qu'eux dans la vie, mais, cela, ces gens ne le peuvent supposer n'ayant à connaître, ni syndicat, ni groupement de base, ni grève, ni vrai travail, étant

moment même on prévoyait une nouvelle grève boréine. Le grisou vint mettre de l'ordre dans la situation.

« Le mardi 15, vers 7 heures du soir, dans une de ces mines de malheur, qu'on appelle le Fief de Lambrechies, le grisou a tué une quarantaine de nos frères de misère. A cette même heure, trois de mes compagnons et moi-même achevions de manger notre pain à la lête d'un nouveau plantant. »

Nous en avons assez. Ce n'est rien, nous plantons sur les difficultés du travail et sur son sort en général. Et chacun de nous conclut en ces termes : « Au référendum, je vais voter la grève des deux mains et même des deux pieds. »

Nous en avons assez. Ce n'est pas tant une question de salaire qui prime. Cela nous le réglons à l'arrière-plan. Cinq pour cent de plus ou de moins équivaut toujours à la misère. Ce qu'il nous faut, c'est sortir de la mine où nous peinons comme des bœufs, comme des damnés ; ce qu'il nous faut, c'est respirer un peu d'air pur ; ce qu'il nous faut, c'est vivre quelque temps comme des hommes, à la lumière bien-faisante du bon vieux soleil. La grève n'est pas pour nous une calamité, mais une délivrance momentanée. Tous les mineurs pensent comme moi. Et ceux qui, parlant en notre nom, disent le contraire, mentent ou ignorent totalement notre existence.

Nos dettes de 1932 ne sont pas encore liquidées, nous allons les grossir davantage ou en créer de nouvelles. Tant pis ! Nous voulons vivre ! Nous voulons nous évader de l'enfer !

Ce ne sera qu'une fugue, nous le savons. Comme les serfs de jadis, nous sommes toujours attachés à la terre ; la misère est plus implacable maîtresse que le seigneur d'autan. Qu'importe nos chaînes que nous devons reprendre.

Quelques heures de bonheur compensent plusieurs années de souffrance.

Et puisqu'il n'y a pas d'autres moyens.

Nos frères envelelés dans la mine ardente pensaient ainsi, parlaient ainsi.

Ils venaient d'avoir mangé leur pain, ils avaient bu une dernière gorgée de café et, prenant une chique, s'étaient dit, avec un soupir d'espérance :

— Courage, le 20 mai viendra, nos vacances approchent. Nous allons pouvoir nous rendre au bois et dans les prés. Encore quatre jours et la délivrance !

Et ils sont remontés dans la taille.

Mais quelques minutes après, la mort, plus cruelle que jamais, anéantissait leurs beaux projets.

Maintenant, de ces quarante et un camarades il ne reste plus que des tas de chairs informes qui grillent ; de ces hommes beaux et forts, on ne retrouve que des débris qui inspirent l'horreur.

Pourra-t-on même les retrouver tous ? Il est bruit de les emmurer.

Mais après tout, s'ils sont morts, qu'importe l'épaisseur de la couche qui les couvre !

On ne leur rendra pas la vie en les ramenant à la surface.

Les profiteurs de nos sueurs et de notre sang sont accourus de la capitale. Après nous avoir réduits à l'esclavage, ils viennent verser leurs larmes officielles sur les dépouilles de nos malheureux camarades.

Ces gens n'ont même pas la pudeur de se tenir à distance. Ils ne craignent donc pas d'être recrus à coups de pierres et salués par des malédictions.

Aujourd'hui, il n'est question que de nos frères martyrs. Les journaux ne tarissent pas d'éloges sur les mineurs, chacun vante leurs qualités d'abnégation et de courage devant la mort.

Dans huit jours on n'en parlera plus.

Profiteurs et privilégiés seront retournés à leurs plaisirs. Et tandis que certains messieurs, s'occuperont de créer de nouvelles lois de famine, leurs



CONSTANT MALVA

en dehors de la vie active, ou aux présidium ou sur les estrades des réunions. J'aurais aimé retrouver, une page magnifique de Malva parue dans un organe trotskyste de Belgique expliquant pourquoi les catastrophes étaient possibles.

Ah ! Barbusse, même dans le *Feu* et ailleurs, vous n'aviez jamais atteint à cet accent de révolte.

Je renvoie mes lecteurs au texte de Malva que je publiais dans le cahier de littérature prolétarienne d'*Esprit* du 15 mars qui s'intitule *Rancœur* en réaction contre les apologistes du Stakhanovisme. Pour mes lecteurs du *Libertaire*, je reproduis un texte qu'écrivait Malva au lendemain même de la catastrophe de Lambrechies en mai 1934. « Quand la mort nous frappe ». A ce

## IMMOBILISTO

La Librairie du Travail, vient de faire paraître un petit livre d'un gros intérêt dont la critique ne souffle mot et vraisemblablement ne dira rien. C'est *Immobilisto* de Jean Proux, écrivain prolétarien, ex-garçon épicer, pâtissier, que la misère et le mirage des îles, avait fait s'engager à 18 ans, dans la Marine. Aujourd'hui, Proux travaille dans une centrale électrique.

*Immobilisto* est le carnet d'un marin. La vie au jour le jour sur les « gros cis », les sous-marins, les torpilleurs que ses années de service et celles de guerre lui firent connaître.

naître. C'est un récit vivant et concis, d'une langue drue.

*Immobilisto*, c'est le symbole de la discipline. « Vous parlez à un supérieur ? Immobilite aussitôt. Un supérieur vous parle ? Immobilite. Vous parlez de brimades ? Immobilite. Discipline. »

Nous recommandons ce livre à nos camarades du « Lib ». C'est un des meilleurs que l'on puisse faire lire aux jeunes que la magie des promesses de voyage attirerait à tenter. Il suffit d'être plusieurs, c'est si facile de faire les cons quand on est plusieurs. Ce

## COMBAT

combat réel, nous retirons une impression de sécurité absolue. C'est une répétition, sans plus, de ce que nous faisons avant la guerre ! Nous oublions qu'il n'y a pas que les obus, mais aussi les mines et les torpilles. Cependant, nous avons hâte de remonter sur le pont pour voir les effets du tir des Autrichiens.

Une sonnerie grêle. « Rompez ! Au poste de veille ! Une rue sur les échelles. »

Au loin, vers le Nord, un épais nuage noir flotte au ras de l'eau ; à babord, la côte se devine à peine. Cap au Sud, l'escadre française, en ligne de file impeccable, s'en va. Une escadrille de torpilleurs file vers l'Est à toute vitesse.

Le « Voltaire » n'a pas une éraflure.

## GUERRE

Comme l'enfant avait l'âge on l'appela devant le major.

Il avait une tête droite et bien en place.

Il avait un cœur qui battait à rythme sûr.

Son sexe était presque neuf.

Il fut déclaré bon pour la guerre.

A. MICHE, forain.

dames organiseront des bals de charité pour venir en aide aux familles éprouvées par la catastrophe.

Seules, les veuves pleureront en silence ceux qui achèveront de se consumer dans les ténèbres, derrière une sinistre muraille, ou de pourrir à quelques pieds sous terre.

Leur mort n'aura même pas été utile à nous, les survivants. Au contraire, elle aura servi d'obstacle à la délivrance passagère à laquelle nous aspirons tant.

Constant MALVA.

Ce n'est pas un littérateur qui parle ici, c'est un mineur, un homme.

\*\*

Un jour en attendant que Malva nous ait donné le roman de la mine qu'il est le plus qualifié pour écrire, il faudra que nous réunissions ses textes parus çà et là sur le *Bure* (*Perceur*, la *Soif*, *Chevaux de mines*, *Rancœur*), etc... On jugera de la valeur de ses textes. Mais là encore, il nous faudra patienter car imprimeurs, ni éditeurs, ne perdent de vue la question d'argent. Je le vois tous les jours car il ne s'en passe guère qu'on ne me remercie avec ironie de mes propositions mais ceci est une autre histoire. Revenons à Malva.

Le meilleur portrait de lui, c'est celui que traçait Bonnet : « Un long corps maigre, tout est long chez Malva, les jambes, les bras, les mains, même le cou que surmonte une tête recouverte de cheveux vus frisés, débordant de la coiffure. Du visage diminué par des pattes, on remarque les yeux au regard profond, droit, interrogateurs, tel qu'il y a comme une espèce d'amertume que la lutte quotidienne a dû apporter. Voilà le physique... Pour le moral, je me contenterai d'une anecdote. J'avais tiré au profit des mineurs boréins un numéro spécial de *Prolétariat* où des textes de Gérin, Cheiner etc., venaient après celui de Malva que j'ai cité. Quelques centaines de francs étaient à distribuer. Je pensais que le mieux était de les envoyer à Malva qui les distribuerait.

C'était une corvée. Je n'y avais pas pensé, ni songé à la méthode qu'il emploierait. Elle lui rapporta de sérieuses engelures. Ne se présentait-il pas cocassement ! Qu'on en juge... Il frappait chez un mineur, s'asseyait et à brûle-pourpoint embrayait :

— Dites, Madame... que diriez-vous si je vous donnais vingt francs ?

Les plus aimables souriaient pincées...

— Farceur va !

Où ?

— Vous êtes saoul, de venir vous moquer de nous.

Où d'autres formules moins amènes.

Quand les 20 francs étaient sur la table, il expliquait : « C'est des copains de Paris, vous comprenez, ils m'ont envoyé des sous à partager ».

Et ensuite, après les excuses, les serrements de mains, il allait plus loin dans le coran reprenant son refrain.

Dans une lettre qu'il a écrite peu après, il m'expliquait que cela l'avait rudement embêté mais qu'il était content quand même.

Quelques lettres me vinrent de gens qui étaient contents aussi.

\*\*

L'œuvre de Malva publiée est plutôt mince, j'en ai donné les raisons. C'est de la littérature prolétarienne vraie. Son *Propre à rien* est un petit récit plus difficile commercialement qu'était son premier livre. C'est une étude psychologique, non pas à la Bourget, c'est une tragédie que celui à la mode, c'est le tragique quotidien. Un mineur qui refuse de parvenir. Ce Camée sous des dehors passifs, est un révolté. Il est bon à rien dit-on, mais surtout trop lucide. On ne le comprend pas, on ne cherche pas à le comprendre. On se moque de lui. Parce qu'il pourrait arriver et ne veut pas se plier, on le croit un peu naïf. Camée arrivera à briser les siens. Et nul ne le défendra ni regrettera quand il sera congédié de la fosse, pourtant, il les bafouera et son départ, qui sait, en impressionnera plusieurs.

L'un d'eux ne lui dit-il pas : « Camée, un garçon intelligent comme toi, ta place est au parti. Il n'a pas répondu.

Il pense : c'est toujours son tort de penser : « Tirer les marrons du feu pour les autres. L'homme est un salaud. Aujourd'hui, il flatte les porcons, les secrétaires du syndicat ; demain ce même type qui ne manque jamais de louer les orateurs révolutionnaires, frotera la manche des soviets de village... »

On devine à travers ce récit pessimiste un peu de ce que ressent Malva isolé dans des groupes d'avant-garde, parmi des camarades tous plus suivistes les uns que les autres. Et c'est cela qui donne au récit son accent, et fait aller très loin telles observations aiguës quoique d'apparence simple. Mais *Un propre à rien* (1) et *Histoire de ma mère* ne sont encore que des promesses. Malva nous doit une œuvre de longue haleine.

Bien sûr, la vie est là, bien remplie : sa tâche, sa besogne de militant, sa famille. Et sur sa paye, cinq bouches vivent, dont deux enfants et cela prend du temps. L'écrivain est rappelé à l'ordre par ses fillettes s'il veut se mettre au travail vite. Puis la politique, si on ne s'en sert pas, a ses risques. On ne fait pas d'agitation sans représailles, ni sans être incompris par ses proches, il sied de ne pas sous-estimer les rancunes des copains. Bien sûr, comparativement à la vie de nos écrivains bourgeois, c'est une bien petite vie que celle de Malva. Mais pour nous, il compte qu'elle soit telle. Non pas que nous tenions à ce que le bouilleur Malva ne sorte jamais de la mine, il est à près de quatorze cents mètres sous terre, à l'heure qu'il est. Au contraire, je confesse que je ne relis pas certains contes de lui, comme *La Mort d'André Lebon*, *Coup de Grisou* ou *La Mine Mystérieuse*, vieux contes que j'ai publiés dans *Prolétariat* sans une certaine crainte imbécille, j'avoue.

Mais le fait qu'un homme choisisse le plus pénible du travail pour, gagnant quelques sous de plus à la paye, s'acheter des livres, sans gêner la popote des siens, cela a pour moi, du poids.

Et aussi, à l'heure où les représentants de la littérature socialisante de mots d'ordre sont des auteurs de métier, à l'heure où les pires bourgeois se mettent, disent-ils, aux côtés du prolétariat, sans le moindre désir de travailler à autre chose qu'à leurs combines, il sied de mettre au premier plan de la littérature prolétarienne ceux qui sont des ouvriers au double sens, et non les profiteurs d'un snobisme qui sous-entend et permettrait l'implantation d'une pseudo-élite écrivain-œuvre ou artistique vivant en parasite, sur les épaules des manuels de l'usine, de la terre et de l'atelier.

HENRY POULAILLE.

(1) Un petit volume chez Fougère à Nemours, 3 francs.



# La Commune appartient au Proletariat

La Commune de Paris a marqué la fin du siècle dernier comme la révolution espagnole marquera le début de celui-ci. On y retrouve le même élan de ces ouvriers « montant à l'assaut du ciel », la même volonté d'un prolétariat renouvelé par l'évolution industrielle, grossissant en nombre et en qualité révolutionnaire, ayant aidé déjà la bourgeoisie libérale à secouer la dictature, et se préparant lui-même à la conquête du pouvoir.

## LA PAIX, MEDIATION BOURGEOISE

On a souligné bien souvent, les fondements patriotiques de ce mouvement qui allait transformer le socialisme français éparpillé dans les écoles et les sectes en un profond mouvement unitaire préjudant au syndicalisme révolutionnaire. On oublie trop de souligner que, d'une part, la capitulation

ment de la garde nationale signifiait moins pour le prolétariat parisien la cessation d'une guerre nationale que le musellement des forces ouvrières qui commençaient à gronder devant l'incapacité de la République bourgeoise.

Les Thiers, les Jules Favre, les Jules Simon

donnant tout son sens de libération par la prise préalable et révolutionnaire du pouvoir.

## A QUI APPARTIENT LA COMMUNE ?

Les communistes se sont approprié la Commune. Sans doute y trouvent-ils quelque justification de leur nouvelle foi patriotique. Rappelons-leur toutefois que le patriotisme communal était un élan de classe matérialisé et complété par la prise de possession et le démantèlement du pouvoir bourgeois.

En cela communiste n'est pas exactement synonyme de communal.

Du temps où l'on expliquait encore des prises de possession d'événements ou de personnalités exceptionnelles, les communistes justifiaient leur prétention de s'emparer de la révolution parisienne par le rôle joué par les marxistes à la Commune et au Comité Central de la garde nationale. Laissons parler Engels :

« Les membres de la Commune se divisaient en une majorité de blanquistes, qui avaient déjà dominé dans le Comité Central de la garde nationale, et une minorité. Les membres de l'Association internationale des travailleurs se composant pour la plupart des partisans de l'école socialiste proudhonienne. »

On connaît les idées sociales et les méthodes révolutionnaires des blanquistes. Révolutionnaires de tempérament, trompés à la dure école de la conspiration et de la lutte directe, les blanquistes visaient à la conquête dictatoriale du pouvoir. Ils représentent les vestiges du jacobinisme, peu frotté à la lutte des masses.

Quant au proudhonisme malgré un vieillissement certain, il représentait les aspirations révolutionnaires d'un prolétariat non largement industrialisé, et allait faire ses preuves de réalisme révolutionnaire en introduisant dans la sacro-sainte conception de l'Etat une entaille profonde. Du proudhonisme de la Commune est sortie cette conception : le prolétariat au pouvoir ne peut pas se servir de la machine politique et administrative qui lui transmet la bourgeoisie. Il doit briser cette machine et créer ses propres organes de gestion. La Commune est un de ces organes.

La part des marxistes est donc assez mince, et n'allait s'accroître qu'une fois l'expérience passée. La Commune est un mouvement spontané, dépourvu d'unité ou toutes les bonnes volontés révolutionnaires ont leur place.

La Commune n'appartient à personne en particulier et surtout pas à ceux qui redressent le drapeau tricolore dans les commémorations révolutionnaires et qui tendent la main aux curés.

La Commune, la vraie les fusillait.

La Commune n'appartient qu'au prolétariat dans son ensemble.

geoise en Allemagne). Caractérisant ainsi la guerre du côté de l'Allemagne, Marx et Engels exigeaient en même temps du parti ouvrier allemand :

a) qu'il établisse une distinction sévère entre les intérêts nationaux allemands et les intérêts dynastiques prussiens ;

b) qu'il s'opposât à toute annexion de l'Alsace et de la Lorraine ;

c) qu'il exigeât la paix dès qu'à Paris un gouvernement républicain, non chauvin aurait accédé au pouvoir ;

d) qu'il fit ressortir constamment l'unité des ouvriers allemands et français qui n'approuvaient pas la guerre et qui ne combattent pas les uns contre les autres. »

Renversez les termes du problème en vous plaçant de ce côté-ci du Rhin et vous aurez toute la politique du P.C.F. en face du guerre contre « l'Allemagne de Hitler ».



(D'après une gravure de l'époque) L'appel des prisonniers à l'Orangerie

lation à Bismarck était appuyée par les pires ennemis du prolétariat (les Thiers et les Jules Favre) et que celui-ci arrivait précisément au tournant (la prise révolutionnaire du pouvoir) où toute stabilisation sur le plan bourgeois doit être combattue par les armes. Que cette lutte armée de la révolution ouvrière contre la république bourgeoise des Thiers et des Favre appuyés par Bismarck se soit confondue à l'idée de la guerre jusqu'au bout prouve simplement que le prolétariat trouve plus facilement la conduite juste que les mots qui l'expriment. En réalité, l'armée allemande aux portes de Paris, les tractations honteuses de l'armistice du 28 janvier, le désarme-

ment aux gages des ruraux réactionnaires ne tenaient que mollement à la République bourgeoise qui les avaient hissés au pouvoir. Leur refus même d'exclure des élections les anciens candidats officiels de l'empire, leurs pourparlers avec les royalistes étaient assez scandaleusement étalés pour obliger à la démission le gouvernement régulier de Bordeaux, en la personne de Gambetta.

Derrière Bismarck et derrière la capitulation, les ouvriers parisiens voyaient poindre la dictature sanglante de Versailles. C'est pourquoi, refusant la médiation bourgeoise, les ouvriers parisiens décidèrent de poursuivre la guerre en leur



Une des dernières barricades : Angle boulevards Voltaire et Richard-Lenoir.

## LES MARXISTES ET LA GUERRE

Pour terminer, soumettons cette note à « La guerre civile en France », de Marx publiée par l'Institut Marx Engels, en 1933. Elle expose la position de Marx en face de la guerre de 1870. Elle explique et justifie les tartufferies de nos marxistes 1937, en face de la guerre bourgeoise, celle qui vient :

« Du côté de l'Allemagne, la guerre était une guerre défensive parce que dirigée contre la France qui voulait le démembrement de l'Allemagne et s'opposait à l'unité allemande (l'unité nationale était la question essentielle de la révolution bour-

Et, orchestrant la pensée des « chefs » la section allemande de l'A.I.T. votait le 16 juillet à Brunswick l'ordre du jour où on lit entre autres :

« Avec une peine et une douleur profondes, nous sommes forcés de subir une guerre défensive comme un mal inévitable... etc. »

Le prolétariat qui parlait ainsi, sous la bague marxiste, se préparait comme citadelle démocratique contre l'impérialisme bonapartiste en Allemagne à la Bismarck et à travers une nouvelle guerre de revanche, une Allemagne à la Hitler.

Luc DAURAT.

# Au Mur en 1884

La manifestation commémorative de la Semaine Sanglante fut, cette année-là, selon la progression coutumière depuis l'Armistie, plus forte en nombre que toutes les précédentes. Dès une heure de l'après-midi une grande multitude de révolutionnaires et de curieux circulait au Père-Lachaise. Aux boulevards adjacents, à l'entrée, aux points stratégiques de la droite du cimetière, une police considérable, d'agents de muni-paux, avait été disposée avec des instructions brutales et tracassières.

D'abord paisibles, malgré une sourde nervosité due à l'attitude de la police, les démonstrations, vers deux heures, commencèrent à se troubler. A ce moment le groupe de la Lecture socialiste de Belleville, qui passait au boulevard Ménilmontant, drapeau rouge en tête, fut accosté par un officier de paix et sommé de remettre l'emblème. Après une brève résistance, les révolutionnaires obéirent, mais le récit de l'aventure circula rapidement par la ville, et les groupes suivants la commentèrent longtemps avant d'atteindre le Père-Lachaise. Beaucoup préférèrent reployer leurs drapeaux, mais la députation du journal *La Délivrance*, après avoir d'abord cédé comme les autres, brusquement se révolta, à une centaine de mètres du cimetière, laissant son porte-drapeau très excité, brandir nerveusement le symbole rouge. Presque immédiatement, sans sommation, des agents tombèrent sur le groupe, et une collision débuta au milieu du gémissement furieux de la foule. Déchiré en loques, le drapeau ne fut conquis qu'au bout de cinq minutes. Quoique la résistance des Socialistes eût été toute passive, cependant les agents avaient frappé à plein poing, de préférence au visage, et des citoyens saignaient, d'autres montraient des ecchymoses. De nouveau le récit se propagea ; deux ou trois députations défilèrent, indignées, mais obéissantes.

Une question restait encore à résoudre : l'Autorité oserait-elle interdire le drapeau rouge à l'intérieur du cimetière ? Quatre groupes, les « Prolétaires de la Chapelle », l'« Union centrale de Ménilmontant », la « Ligue antimilitariste de la Villette » et les « Communistes » de Charonne, après s'être consultés, risquèrent le paquet, déployèrent simultanément leurs emblèmes dans l'Allée centrale. Là, comme à l'extérieur, la police, renforcée de muni-paux, se précipita, mais devant la brutalité de l'attaque, les coups de poing au visage, la résistance se développa plus positive, et une bagarre impétueuse s'engagea sur la pente. Elle dura dix minutes, si bien que les agents et les muni-paux finissaient par se servir de leurs armes. Alors seulement, les manifestants cédèrent.

Presque au même moment, une autre échauffourée naissait, sur la pente herbeuse, près du mur des Fédérés, à cause d'un drapeau noir et d'un drapeau rouge. Là, une foule immense, chargée à l'improviste, opposa sa force d'inertie à l'attaque avec, de ci de là, quelques écus braves de bravoure. Puis, tout parut s'apaiser, et les discours se succédèrent sur la tombe des victimes de la Semaine Sanglante.

Vers trois heures, le groupe des « Collectivistes Fédéraux du XIV<sup>e</sup> arrondissement » entra au Père-Lachaise et s'engagea dans l'avenue circulaire. Vers le milieu de la route, avec l'assentiment du groupe, Chailloux, le « Fil de fer », dégaina le drapeau

Depuis quelques années, les statiniens veulent faire de la manifestation au Mur leur manifestation. Ceux qui ont repris aux Versaillais le drapeau tricolore voudraient maintenant monopoliser la manifestation intensément prolétarienne que fut pendant cinquante années le défilé devant le Mur des Fédérés le dernier dimanche de mai.

Les socialistes eux-mêmes paient leur lâcheté constante devant leurs alliés moscovites et c'est tout juste si on veut bien les « inviter » à participer à l'organisation du cortège. Nous avons expliqué par ailleurs

pourquoi nous n'irons pas officiellement au Mur cette année.

Les anarchistes ont de tout temps cependant été représentés au Mur. Et particulièrement quand la manifestation n'était pas comme elle tend à le devenir une manifestation de loyalisme à l'égard de l'Etat bourgeois intact et solide malgré un an de Front populaire...

Dans un curieux roman *Le Bilatéral*, publié vers 1890, J.-H. Rosny a dépeint les mille et une attitudes de l'époque. Il y a quelques

rouge. Un officier de paix, très poli, s'approcha :

— Vous ne pouvez pas arborer ici cet emblème.

— Ici ? demanda Rivière en s'avancant...

Et où donc, pourrions-nous ?

— Près du mur... là, vous serez chez vous !

— Bon ! s'écria Chailloux... je le reprie... mais là-bas, nom de Dieu, je l'arborerai envers et contre tous !

Au fur et à mesure qu'ils avançaient, ils entendaient mieux la rumeur de la multitude des manifestants, et surtout la formidable voix de l'orateur Guérche. Quand ils parvinrent à une cinquantaine de toises, Chailloux s'arrêta, dégaina le drapeau d'un geste méticuleux, la mine froide et opiniâtre, encouragé d'ailleurs par la majorité de ses camarades. Puis, plus lent, tous reprirent leur marche. Mais, à quinze mètres du débouché, un commissaire en écharpe s'avança, suivi d'une douzaine d'agents et s'écria :

— Je vous somme de me remettre cet emblème !

Chailloux s'arrêta, et ses yeux planes se tenaient immobiles sous ses paupières de héros, tandis qu'il oscillait avec raideur, à petites amplitudes.

— Est-ce que vous m'avez entendu !

Le « Fil de fer », d'un air d'absence, d'incompréhension de rustre, continuait son balancement, si bien que l'autre, foudroyé, étendit le bras. Alors, mécanique très dure dans sa lenteur, la main du porte-drapeau se porta très plate contre le commissaire et le recula. Les agents évoluèrent, encore placides, d'une rudesse bonhomme. Immédiatement, Rigaud jaillissait, interposait sa plantureuse stature, avec l'ascension tormenteuse du sang dans son front de sanguin, et quelques secondes d'indécision naquirent.

— On ne touche pas ! mugit Rigaud.

Posté en colosse, dans la splendeur de son exubérance, avec l'éveil fou de ses narines et de ses yeux, il travaillait électriquement les compagnons, et dans tout le groupe s'avancèrent de pâles faces, la vie projetée au cœur, ou de rouges, analogues à celles de Rigaud, ivres. Beaucoup hésitaient, les entrailles mal à l'aise, n'osant souffler un mot de conciliation, et de la douceur pouvait encore harmoniser la scène. Mais brusquement, en réaction d'incertitude, trois agents tombèrent sur Rigaud.

le capitaine avec une fauve impétuosité, et l'un d'eux levait le poing sur l'hercule :

— Sacré nom de Dieu !

Un furieux élan de taureau, un énorme coup humide, et un uniforme croula sur le sol, tandis que les deux autres filaient sur la tangente.

— J'en suis ! cria le petit Laënnec, précipité comme un projectile auprès de Rigaud.

Cependant, massés, en silence, d'une manière redoutable, les agents venaient tous ensemble sur le drapeau. L'athlète, dérivé à l'inconscience belliqueuse, rugit :

— Avale ça !

Le poing immense, jeté droit, tombait horriblement sur les naseaux d'un agent, les déformait à vie, et devant la face saignante



Cette gravure, extraite du Journal illustré du 6 août 1871, représente l'Exécution d'une « pétroleuse ». On sait que c'est cette légende infâme qui servit de prétexte aux exécutions sommaires de femmes pendant la Semaine Sanglante. Les communistes qui s'entourèrent d'une ceinture de feu pour résister plus longtemps aux brutes versaillaises n'avaient pas besoin des femmes pour cela.

de l'homme écroulé contre ses compagnons, les « Collectivistes fédéraux » clamaient la victoire, tandis qu'un rauque rire de fureur carnassière éclatait aux lèvres de Rigaud.

— Vive la Commune ! Vive la Commune !

Alors le commissaire, pâle et morose, embêté de l'intensité de l'aventure, cria :

— Dégainez !

Les sabres jaillirent, leur clarté formidable dans la lumière de fièvre, sous l'harmonique firmament nébuleux, et l'horreur fouetta les molles braves, une subtilité et froide éclosion de sagesse qui ouvrit de l'espace aux agents, fit refluer, à pas nerveux, à l'arrière, des révolutionnaires blêmes, aux yeux fureteurs. Les agents chargèrent comme une horde, et Destorgues croula, le crâne rouge, scalpé près de l'oreille.

Une défaillance de Rigaud, de Laënnec, et Chailloux, et c'était l'éparpillement, une panique de moutons ; mais l'hercule, d'un larynx de cuivre, poursuivit son bégaiement de bataille, apparut brusquement armé d'une énorme canne, tandis que Laënnec, à l'improviste, clouait un couteau dans le bras d'un agent. Alors, les hurlements se reformèrent, l'enthousiasme barbare, et du renfort survint. C'était, à l'avant-plan de la défilée herbe, toute une grappe de spectateurs, d'abord troubles, que la charge au sabre exaspérait, et qui se décidait à lapider la police.

Les masses fluèrent, une humanité de chaos, vague, sans pôles, qui s'interposait entre les muni-paux et les agents survenus de la cime de la route transversale pour écraser les Collectivistes du XIV<sup>e</sup>.

Cependant, sur le remblai, dans la multitude contradictoire, une charge bestiale de police et de muni-paux évoluait à l'improviste, au milieu de résistances fluides, la plupart s'écartant avec épouvante, et l'on apercevait des balonnettes pointant dans les tas, des agents acharnés sur des craintifs, des femmes, de pauvres vieux, puis des fuites, amorties dans le pulvérisant noir, des écroulements, des empoignades confuses, brèves, des silhouettes s'éparpillant parmi les tombes de la bordure, tandis que des lamentations, des acclamations exacerbées, des phrases exhortantes s'entrechoquaient. Un homme, la veste ouverte, posé devant un municipal, gueulait :

— Frappe, cochon !... Allons, frappe, charcutier !

Mais, en bas, au débouché de la route, la lutte restait formidable. En retraite

LISSAGARAY  
**HISTOIRE**  
DE LA COMMUNE DE 1871

Nouvelle édition précédée  
d'une notice sur Lissagaray  
par AMÉDÉE DUNOIS

Prix : 30 fr. — Franco : 31 fr. 50







## PARIS-BANLIEUE

## A NOS CORRESPONDANTS

Nous rappelons une fois de plus que les communications pour la rubrique Paris-Banlieue et Voix de province doivent parvenir aux bureaux du Libéraire le lundi à midi dernier délai.

## V° ET VI° ARRONDISSEMENTS

Camarades : On peut constater depuis un certain temps, un certain relâchement dans notre groupe. Il ne faudrait pas prendre modèle sur les bolchos qui s'en vont pour un oui ou pour un non et sans savoir pourquoi. Je pense que les copains, que je ne salue pas obligé de faire un second appel, le compte sur votre présence assurée tous les mercredis.

Je vous rappelle qu'une librairie est toujours à votre disposition tous les dimanches matin de 9 h. à 12 h., au « Bout du Monde », 2, rue Broca, bas de la rue Moutfard.

Brochures, insignes, etc...

Le Secrétaire.

## PARIS-XX°

Camarades et sympathisants, ne restez pas chez vous par les temps qui courent. Venez grossir notre groupe et notre organisation de l'U. A. Vous serez reçus d'une façon cordiale, car vous avez aussi votre mot à dire. Sachez que nous augmentons de jour en jour nos effectifs, et cela prouve, devant la faillite actuelle, que nous avons raison. Notre journal commence à bien se vendre dans notre région. Le plus nous avons une permanence le samedi, de 9 h. à 20 h., Maurice Jamin, 13, rue Bisson, Paris (20°) renseignements juridiques et pour le Comité pour l'Espagne Libre. Le Groupe se réunit tous les mercredis, à 21 h., chez Lejeune, 67, rue de Ménilmontant, 1<sup>er</sup> ét., avec la J. A. C.

Le Secrétaire.

## AULNAY-SOUS-BOIS

Sur l'appel du groupe d'Aulnay-sous-Bois, divers camarades des localités environnantes étaient présents à la réunion de dimanche 16 mai lors de laquelle fut envisagé d'établir une liaison entre chaque groupe.

Echanges de vue sur la propagande à envisager.

Un camarade fut chargé de recueillir des fonds en vue d'une caisse commune.

Dimanche 30 mai, réunion des délégués à 9 h. du matin, rue des Ecoles, à Aulnay-sous-Bois (Seine-et-Oise).

## DRANCY

Le groupe espagnol avait organisé une réunion sur les événements de Barcelone le mercredi 19 mai.

Dans la petite salle Diégnier, environ 300 personnes s'étaient réunies pour entendre la vérité sur la lutte des comités anarchistes.

Deux camarades parlèrent en espagnol et furent longuement applaudis. Ridel, en français, rappela rapidement les événements survenus depuis la république de 31 et dénonça le rôle des impérialismes français, anglais et russes dans la transformation de la guerre civile en guerre impérialiste.

A la contradiction un membre du Secours Populaire, puis le maire communiste de Drancy lui-même vinrent parler d'unité. Le discours du maire fut une véritable défense du réformisme. Il ne fallut pas plus d'un quart d'heure à Ridel pour remettre les choses en place et rappeler aux communistes leur rôle contre révolutionnaire en Espagne comme ailleurs.

Devant l'ovation qui salua les mots d'ordre de lutte révolutionnaire les staliniens de Drancy et de la Courneuve qui avaient été mobilisés se retirèrent la queue entre les jambes.

Bientôt l'U. A. et la J. A. C. organiseront plusieurs réunions de propagande à Drancy et à la Courneuve. Les 100 0/0 nous ont promis la contradiction du grand chef du secteur Nord : Tillon et même... une correction.

Inutile de dire que nous les attendons — avec des arguments pour la discussion et une trique de ces messieurs se croient encore les caïds du coin et veulent empêcher notre propagande.

## LIVRY-GARGAN

Continuons nos explications sur le scandale du périmètre de la Poudrière. Ainsi cette loi de protection du périmètre est de 1920. On ne s'occupe pas si elle va intéresser des contrées où la population est dense ; où les lotissements sont en plein développement. Pas un faiseur de lois, pas un parlementaire défendant le peuple, ne voit les inconvénients que cette loi, faite à la hâte, va apporter. La loi Sarraut est de 1929 ; elle fait obligation aux lots de constituer en syndicats pour l'aménagement des lotissements, à défaut, le préfet se substitue aux lots défaillants et nomme trois de ses créatures. Aussi le 12 février 1931, le Syndicat du hameau de la Poudrière, à Livry-Gargan est constitué. D'autres le sont dans les localités avoisinantes. Les travaux de viabilité commencent et sont achevés maintenant.

Et en 1935, une fois les travaux terminés et les réceptions faites, le bornage du périmètre se fait, et le procès-verbal signé par les maires des quatre localités. Ceux-ci, hélas, n'en ont pas vu le danger, et ce va être le refus, par l'autorité militaire, des autorisations de construire qui fera comprendre aux lots comment ils viennent d'être roulés.

A suivre.

## MARLY

## La voix des chômeurs

Où est la liberté ? Qu'en font certains types affiliés au parti communiste, saboteurs des promesses inscrites au programme que l'on fit mitonner aux yeux des travailleurs en période électorale ? Voici encore un exemple : Le maire communiste de Marly voulut obliger un copain à rentrer dans une boîte alors que chômeur partiel il travaillait déjà et ce à un tarif supérieur à celui qu'on lui proposait.

Refus de ce dernier naturellement. Mais où l'affaire se corse, c'est que quelques temps après, ce camarade se vit dans l'obligation de se faire inscrire à nouveau au fonds de chômage où le jour de paiement, on lui apprit qu'il était radié.

Il est faux qu'il n'ait pas voulu travailler, les statistiques de la caisse prouvent que c'est lui qui totalise le moins de journées.

Lecteurs, jugez à quel point on est arrivés certains de nos représentants qui n'hésitent pas à laisser femme et enfants dans la misère.

## On verra tout

Voilà que pour recevoir le secrétaire régional de la C.G.T., les musiciens sont invités à se munir de leur instrument. Une aubade pour Monsieur.

Vous vous rendez compte.

Mais concernant leur dernière trouvaille, on peut se demander si nos dirigeants cégétistes n'ont pas perdu tout bon sens. Ne se sont-ils pas mis dans la tête de faire payer par les travailleurs une auto au sieur Bourneuil, secrétaire régional et ensuite ? pourquoi pas une loge à l'Opéra ?

Protétons, concluez.

**LIAISON ANARCHISTE DE SEINE-ET-OISE (REGION NORD)**

Réunion des délégués dimanche 30 mai à 9 h. du matin au local, 4, rue des Ecoles à Aulnay-sous-Bois.

Nomination d'un secrétaire et mise au point de notre dernière réunion.

## VOIX DE PROVINCE

## AIMARGUES

## Prenez garde à la peinture

Il paraît qu'après les événements qui, dernièrement se dérouleront à Clichy, l'on a parlé d'humaniser la police ; cela consisterait à faire le moins de morts possible quand il y aurait heurt avec ceux-ci (sic).

Mais le procédé employé n'étant pas meurtrier n'en serait pas moins saillant. En effet, si l'on doit « respecter et conserver » la vie d'autrui, très bien, mais si c'est pour nous faire mourir petit à petit, comme c'est le cas, très mal.

Alors, pourquoi n'emploierait-on pas les deux méthodes ensemble, l'ancienne et la nouvelle, le mousqueton et la peinture, ce qui permettrait quand on serait mort avec une couche de peinture dessus, de se conserver un peu plus. Voilà comment on entend la conservation de l'individu. Je préviens tous ceux qui pourraient avoir à faire avec la police de se munir en conséquence. Et prenez garde à la peinture.

Châtellier Joseph

## BEZIERS

## Centre d'Education Populaire

Le Centre d'Education populaire de Béziers, 21, rue de l'Argenterie, est ouvert tous les jours aux camarades de toutes tendances qui y trouveront Le Libéraire et toutes sortes de publications anarchistes. Le Centre d'Education organise tous les mardis, au Centre espagnol, rue Vieille-de-la-Citadelle, des causeries qui sont très suivies par de nombreux camarades qui s'intéressent à la question anarchiste.

## BREST

## Réponse aux « hystériques » de la calomnie et de la lâcheté

Ces jours derniers, circulaient dans l'arsenal un infâme petit papier intitulé « La défense » et signé par « la section communiste de l'Arsenal » d'où nous extrayons un charmant petit poule que nous soumettons à l'examen des lecteurs du « Lib ».

Dégustez la... chose.

## Les troubles de Catalogne

« Quelques éléments anarchistes irresponsables avec les trotskistes, guidés par des agents de Franco ont tenté de se dresser contre le gouvernement républicain de Barcelone et cela juste au moment où les rebelles avec les italiens et les allemands, attaquent furieusement Bilbao, sacageant Guernica. Ces mouvements ont été désavoués par les dirigeants anarchistes eux-mêmes qui figurent au gouvernement avec Companys. Ce qui est plus révoltant, et ce qui est paradoxal, c'est de lire dans Le Libéraire anarchiste de France, l'approbation entière que cette feuille soi-disant antifasciste donne à ces traitres qui, au lieu d'être au front avec leurs armes, les conservent pour frapper dans le dos « le Front populaire et la république espagnole au moment où ceux-ci ont besoin de toutes leurs forces et union pour résister aux fascistes ».

Ce n'est pas tout, écoutez la suite... « Les diviseurs. — Y aurait-il de ces mêmes éléments qui en Catalogne à l'Arsenal de Brest, qui se donnent eux aussi pour besogne de diviser et d'affaiblir l'union des ouvriers dans leur syndicat ? »

« Certains hystériques de la critique et de l'indiscipline semblent se donner à cette besogne. Les travailleurs de l'Arsenal de Brest se méfient de ces révolutionnaires 150 qui, lorsqu'il y a danger, préfèrent, comme les fascistes de Barcelone, frapper dans le dos de leurs camarades ».

Eh bien, non ! Messieurs les « nacos » de l'Arsenal de Brest, nous ne vous permettrons pas d'insulter ainsi nos amis espagnols qui, depuis le début de la révolution, luttent courageusement pour la défense de la liberté. Non, les anarchistes ne sont pas des hystériques de la critique, mais considèrent qu'à vos mensonges il est de leur devoir d'opposer la vérité, et de la crier bien haut.

Arrêtez donc votre élan de zèle, car nous pourrions fort bien y mettre un frein et vous faire rentrer dans la gorge toutes vos saletés, toutes vos infamies.

A bon entendeur, salut !

Le groupe libéraire de Brest.

## LYON

Pour une J.A.C. du Rhône libre... forte... et heureuse !

Le slogan monté, dans des buts purement électoraux, par les communistes nouvelle manière, va nous servir pour exposer aux jeunes la raison pour laquelle il est de leur devoir de marcher avec nous.

Comment est-elle libre ? Parce qu'aucune pression, morale ou autre, n'est exercée, comme partout ailleurs.

Pourquoi doit-elle être forte ? Parce que tous les groupements de jeunes, ex-révolutionnaires, ayant failli ou trahi le danger fasciste est, de ce fait, considérablement accru.

Absolument heureuse ? Parce que son pain étant assuré, elle pourra se consacrer à tout ce qui fait son bonheur, idéal ou présent.

Mais pour cela, il faut qu'elle s'organise. Il faut qu'un nouvel élan soit donné dans toute la région par la création de groupes et l'organisation de réunions contradictoires. C'est pourquoi nous vous convions, vous et vos amis, à la grande assemblée générale de la J.A.C. du Rhône, qui aura lieu le samedi 30 mai, à 14 h. 30. D'importantes décisions seront prises ; la présence de tous est donc indispensable. Nous vous en entretenons en temps utile.

Maurice Cesbron,

N.B. — Je rappelle à tous nos camarades de Lyon et d'ailleurs, que je dirige, sans prétentions, un petit journal libre, franc et hardi, intitulé « L'Air-Pur ». A. M. Perron, 19, rue de la Poste, à Villeurbanne (Rhône), contre 0 fr. 50.

## MARSEILLE

Comité des Femmes Libéraires pour l'aide au peuple espagnol

Le Comité des femmes libéraires de Marseille (siège, 18, rue d'Italie), vient d'effectuer son

L'encyclopédie anarchiste

met à la disposition des militants qui veulent s'éduquer de plus en plus et de mieux en mieux

## TOUTE UNE BIBLIOTHEQUE

de Philosophie, d'Histoire, de Science, d'Art, de Sociologie, de Documentation sérieuse, de constatations inédites et d'aperçus originaux.

Cette œuvre, véritablement

## UNIQUE AU MONDE

se compose de 4 beaux volumes d'une reliure élégante et solide (format du grand Larousse : 32 x 25).

L'ENCYCLOPEDIE ANARCHISTE contient la matière de 70 volumes de 300 pages — format ordinaire — vendus en librairie, 42 et 45 francs.

## PRIX ET CONDITIONS DE VENTE

Le magnifique ouvrage est vendu :  
1° au comptant ..... Fr. 440 »  
2° en quatorze versements ..... Fr. 475 »  
soit : un versement de ..... Fr. 33 »  
et 13 versements de Fr. 34 chacun, contre présentation d'effets dans les quatorze mois qui suivront la livraison.

Les frais d'emballage, d'expédition et de recouvrement sont exclusivement à la charge de l'acheteur.

Adresser les commandes en se recommandant de ce journal à

## LA LIBRAIRIE SOCIOLOGIQUE

14, rue de Marengo, 14, à Lille (Nord)

Compte chèques postal : 346.28, Lille.

deuxième envoi aux orphelins espagnols et aux vaillants miliciens luttant sur le front d'Aragon. Une somme de 1.000 francs à répartir par parts égales entre les enfants et les camarades du front a été adressée au Comité de défense de Perpignan.

Une fête au profit des mêmes avec tirage de tombola est en outre prévue pour la fin mai.

Les camarades sont priés de nous faire parvenir des lots et d'acquiescer la vente des billets de notre tombola.

P.S. — La fête aura lieu le 30 mai au bar Celona, rue Camille-Pelletan, quartier Saint-Lazare.

## MARSEILLE-GERMINAL

Le groupe avertit tous les camarades anarchistes de Marseille, que bientôt sera organisée une grande conférence avec des orateurs de la F.A.I.-C.N.T.-U.A.C. Le lieu et la date seront donnés dans notre presse.

L'équipe des vendeurs du Libéraire à la criée prie les camarades lecteurs assidus de notre journal de toujours acheter Le Libéraire au même kiosque où ainsi la vente en sera stabilisée et le bouillonnement tant préjudiciable au développement de notre organe sera évité ou amoindri. Mais s'abonner serait mieux : à cet effet, adressez-vous à notre permanence tous les jeudis, à 18 heures, 18, rue d'Italie. Le camarade responsable fera le nécessaire. Abonnez-vous, abonnez-vous !

## MARSEILLE-SAINT-ANTOINE

## Recul stratégique

Pour n'avoir pas voulu accepter la sentence obligatoire rendue par l'arbitre à la solde du gouvernement d'Alger, les ouvriers et les militants sont lock-outés depuis dix-huit jours.

Semat, secrétaire fédéral, a déclaré qu'il fallait savoir être un tacticien dans la lutte et que le recul ne signifiait pas la défaite, mais que l'on ne devait pas suivre le patron dans la lutte actuelle, et demanda aux ouvriers réunis de faire confiance aux dirigeants pour que le conflit soit terminé au plus tôt, une fois la pause soit bien respectée par les travailleurs.

Je pense que cela aura peut-être ouvert les yeux à quelques-uns des métallos marseillais, car il y a vraiment là une veulerie et une inconscience sans borne parmi eux qui sont Front populaire 100 %

Gayte P.

## ORLEANS

Nous ne polémiquerons pas avec le « Travailleur » du Loiret, organe communiste, qui nous attaque d'une façon infâme, à propos de la Conférence sur l'Espagne faite par nous à Orléans. Au lieu de nous reprocher de nous avoir réprimés ce qui suit, non pas pour les fonctionnaires communistes, qui ont toute honneur, mais pour que les travailleurs puissent juger.

L'Union Anarchiste — qui patronne le Comité pour l'Espagne Libre — a plusieurs centaines d'adhérents qui combattent en Espagne depuis le début des événements, et un grand nombre d'entre eux, hélas, sont tombés.

Nous n'avons donc de leçon à recevoir de personne. Le Comité pour l'Espagne libre a envoyé plusieurs millions de francs de marchandises diverses pour soutenir les milices ouvrières (vivres, vêtements, médicaments et surtout matériel).

C'est dommage que la vigoureuse action anticlérical menée par nos camarades vous déplaît, mais les faits sont là, les documents filmés aussi et nous applaudissons au nettoyage des nids de moines et de jésuites auquel procède la classe ouvrière Catalane et Aragonaise.

Le P.O.U.M. n'est pas stroukyste et malgré nos divergences de vues, nous ne permettrons pas qu'un secteur ouvrier qui lutte et qui combat pour la Révolution Sociale soit calomnié et insulté.

Maintenant, si les communistes d'Orléans ne sont pas des dégonflés, nous sommes prêts, en public, devant les travailleurs, contradictoirement, à leur prouver qu'il y a une réaction et la fascisme des camarades de la F.A.I. et de la C.N.T. qui ont seuls écrasé Franco le 19 juillet ou les communistes à la solde des impérialismes étrangers qui veulent revenir à une république bourgeoise et pour cela essaient de détruire les organismes ouvriers, assassinent les militants et s'allient avec les débris de la bourgeoisie du Levant et de Catalogne.

Quand il vous plaira

FEDERATION ANARCHISTE PROVENCALE

L'Assemblée générale aura lieu le 30 mai, à Toulon, dans la salle de la F.C.L.V., 14, rue Nicolas-Laugier à 10 heures du matin, avec l'ordre du jour suivant :

1° Comité régional ;

2° Propositions de la F.C.L. des A. M. — Réponses au référendum. — Organisation intérieure de la Fédération régionale.

a) Chaque Fédération départementale doit remplir à tour de rôle les fonctions du secrétariat régional ;

b) La Fédération régionale éditera cartes et timbres ;

c) Organisation de semaines de militants ;

3° Création d'un hebdomadaire à 4 pages 25x33, 1<sup>er</sup> page articles de fond de doctrine et point de vue anarchiste sur l'actualité ;

deuxième page : réservée aux Bouches-du-Rhône ; troisième page : réservée au Var ; quatrième page : réservée aux Alpes-Maritimes ;

4° Remplacement des secrétaires et trésoriers (le camarade Michaud propose Diné) ;

5° Divers (Congrès international, etc.).

Le Secrétaire.

## BRUXELLES

Un Groupe de jeunes libéraires est en formation et compte déjà plusieurs adhérents. Se mettre en rapport avec Paul Sandré, 31, rue Saxe-Cobourg, Bruxelles, III.

L'abondance des matières nous oblige, cette semaine encore, à laisser au marbre de nombreux communiqués. Prière à nos correspondants d'être brefs et précis.

## LA VIE DE L'U. A.

Commission administrative. — Réunion le 7 juin à 20 h. 30, local habituel.

V° et VI° arr. — Tous les mercredis à 20 h. 30, salle d'Artagnan, 22, rue Broca.

IX° arr. — Réunion tous les lundis café « Au Cadeau », rue Cadeau.

XI° arr. — Tous les vendredis à 21 h., au café « Papillon », 36, rue de Vanves.

XII° et XIII° arr. — Pas de réunion vendredi 23 mai. Tous au meeting de la Mutualité.

XIV° arr. — Tous les vendredis, à 21 h., chez Oréal, 117, rue Saint-Charles.

XV° arr. et Boulogne-Billancourt. — Tous les mardis, à 21 h., chez Cuvilliers, 50, avenue des Moulineaux, à Billancourt.

XVII° arr. St-Ouen. — Tous les jeudis à 20 h. 30, 3, rue des Apennins.

XVIII° arr. — Réunion tous les mercredis à 21 heures « Au Sans-Souci », 100, rue Ordener.

XIX° arr. — Pas de réunion vendredi 28, tous au meeting de la Mutualité.

XX° arr. — Tous les mercredis, à 21 h., chez Lejeune, 67, rue Ménilmontant, au 1<sup>er</sup> étage. La J. A. C. se réunit avec le groupe adultes.

Asnières. — Tous les dimanches matin, à 9 h. 30, 1, rue de Metz, au coin de la rue du Mesnil, vente du « Libéraire » le jeudi et le vendredi au Bourguignon, le dimanche au marché des 4-Routes.

Aulnay-sous-Bois. — Dimanche 30 mai, réunion des délégués à 9 h. du matin, rue des Ecoles.

Bagnole. — Tous les vendredis, à 20 h. 30, salle Weber, 43, rue Hoche, Groupe d'Etudes Sociales, même salle, permanence le dimanche de 10 h. à 11 heures.

Blanc-Mesnil. — Tous les lundis, 20 h. 30, salle Auguste, 11, avenue des Lilas. « Le Libéraire » est en vente chez le dépositaire, avenue Henri-Barbusse.

Bobigny. — Samedi à 20 h. 30, salle Duvernois, place Carnot.

Boulogne-Billancourt. — Tous les mardis à 21 h. chez Cuvillier, 50, avenue des Moulineaux.

Clamart. — Le « Libéraire » est en vente au Café Goubert, 41, avenue du Bois-de-Boulogne.

Clichy. — Tous les lundis soirs à 20 h. 30, au 92, rue de Paris.

Colombes. — Permanence au Groupe d'Etudes Sociales, 5, av. Kreissier (rue de la Reine-Henriette). Tous les samedis après-midi.

Drancy. — Tous les samedis, à 20 h. 30, salle Passabon, 50, avenue Marceau.

Ermont. — Tous les lundis à 9 h., 125 bis, rue de la Gare au fond de la cour à droite.

Gennevilliers. — Tous les vendredis à 20 h. 30, rue Saint-Denis.

Ganton de Charenton. — Jeudi 3 juin, à 8 h. 30, 30 bis, rue de Villeneuve, à Aulnay.

Ivry. — Réunion sur convocation du secrétaire. Groupe intercommunal Banlieue-Sud.

Vendredi 23 mai, pas de réunion de Groupe, tous à la Mutualité, à 20 h., pour le service d'ordre du meeting C.N.T. F.A.I. Urgent.

Jeudi 27 mai, Réunion de groupe, 50, avenue de Fontainebleau, à Bicêtre, salle Lecoq, présence indispensable de tous. Préparation de la conférence filmée du 9 juin au profit des orphelins espagnols.

Notre hall local « Germinale N° 3 » sera à la disposition de tous. Qu'on se le dise !

La Courneuve (Seine Rateau). — Tous les vendredis à 17 h. 30, salle Titin, rue Rateau.

Levallois-Perret. — Tous les jeudis à 20 h. 30, café Giroux, 83, rue Chevalier.

L'Hay-les-Roses. — Un groupe est en formation, nous donnerons le lieu de la réunion dans un prochain numéro.

Livry-Gargan. — Tous les premiers vendredis du mois, au 44, allée Montgolfier. Tous les troisièmes vendredis à la réunion de la Mairie de Livry. Permanence tous les dimanches matin.

Malakoff. — Mercredi 2 juin, à 20 h. 30, salle de la Coopé, 43, rue Victor-Hugo.

Montreuil. — Tous les jeudis à 20 h. 30, salle de la Coopé, 11, rue de l'Eglise.

Groupe intercommunal, Nogent-sur-Marne, Perreux, Champigny. — Vendredi, 21 mai, à 21 heures, salle Barreau, 90, Grande-Rue. Causerie par un camarade. Le camping et la libération individuelle.

Noisy-le-Sec. — Le groupe se réunit tous les 2<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> vendredis de chaque mois, au café du 2<sup>e</sup> étage, maison Pige, face à la mairie.

Palaiseau. — Tous les mercredis, à 20 h. 30, au local habituel.

Pontoise. — Réunion tous les quinze jours. Pour tous renseignements, s'adresser au 14, rue Beauregard, de 12 à 14 heures et après 18 heures.

Pré-Saint-Gervais. — Réunion mardi 1<sup>er</sup> juin, à 21 h., 49, rue de la Cristallerie. Présence de tous les copains pour l'organisation de notre soirée cinématographique.

Puteaux-Neuilly. — Tous les vendredis, à 20 h. 30, Salle Municipale, rue Roque-de-Filliol.

Sarcelles. — Tous les dimanches, les camarades anarchistes de Sarcelles-Bains-Laffite se retrouvent derrière nos amis vendeurs du « Libéraire » et du « Combat syndicaliste », au marché, à partir de 9 heures, près de la gare. Tout ce qui concerne le groupe doit être adressé à Le Maner, 5, rue Friedland.

Sainte-Geneviève-des-Bois. — Le « Libéraire » est en vente chez Couvères, libraire, 77, avenue de la Gare, et chez Maurice, cafetier, 2, avenue de la Gare.

Stains. — Mardi à 20 h. 30, chez Frédo, boulevard Maxime-Gorki.

Valenton. — Tous les jeudis à 20 h. 30, salle du Château.

Vitry. — Tous les mardis, à 20 h. 30, 56, rue du Génie.

Vert-Galant, Villepinte, Villeparisis. — Permanence tous les dimanches, à 11 h., café Duval, avenue



## ANNIVERSAIRE

IL Y A UN AN, LES TRAVAILLEURS ENTRAIENT EN LUTTE ET, PAR LEUR ACTION DIRECTE, OBTENAIENT LA SEMAINE DE 40 HEURES, LES CONGES PAYES, LE RAJUSTEMENT DES SALAIRES, LE DROIT SYNDICAL.

LES TRAVAILLEURS ETAIENT DANS LA BONNE VOIE : QU'ILS CONTINUENT !

## Où en est l'indépendance du syndicalisme

Les ouvriers du bâtiment réagissent contre la reconduction des conventions collectives. Les gars du bâtiment sont mécontents de la position prise par la C.G.T. et par la Fédération concernant les conventions collectives du travail.

Disons ici qu'ils ont pleinement raison, car ils savent par expérience que ce n'est pas au mois de novembre qu'ils peuvent lutter pour faire aboutir leurs desiderata, la période hivernale étant toujours très dure pour le bâtiment, très peu de corporations travaillent à plein à cette époque.

Les ouvriers subissent un chômage saisonnier provoqué par les intempéries de toute sorte. Aussi ne sont-ils pas dupes de la position de capitulation prise par quelques bons fédéraux. Lors d'une réunion tenue à Huyghens où il n'y avait que des délégués du chantier Toudic et Arrachart, eurent beaucoup de mal à expliquer la déviation de l'action syndicale, une grande partie de l'auditoire réagit violemment contre certaines paroles du secrétaire fédéral qui, à l'instar de Flandin, les traitait de matérialistes, d'égoïstes, il ne put continuer ainsi, et pendant dix minutes ce fut le chaos. Complètement débordé, le secrétaire d'orienter la discussion sur la question espagnole. Passant à l'insulte, il dit que nous n'étions pas à Barcelone où les anars tiraient sur les copains ; les délégués relevèrent énergiquement cette saleté le contraignant à revenir à l'ordre du jour.

Nous tenons à faire remarquer que ce ne sont pas seulement les quelques militants syndicalistes qui réagissent, mais aussi une grande partie de ceux qui il y a quelques mois les suivaient à la lettre. Cela est de bon augure pour le véritable syndicalisme prolétarien, les yeux commencent à s'ouvrir, les gars veulent savoir où on veut les emmener, ils en ont assez de piétiner dans le sable mouvant de la politique.

La vie augmentant tous les jours, petit à petit le patronat reprend du poil de la bête, il veut à travers la pause reprendre ce qu'il a été contraint de lâcher sous la pression de l'action autonome du prolétariat, il n'y a pas de pause possible entre les exploités et les exploités. Quand la classe ouvrière passe à l'offensive, elle combat l'autorité patronale, elle bat en brèche son arrogance, elle obtient des améliorations qu'elle ne peut prétendre obtenir en faisant de la marche sur place. Il en est de même quand on la contraint à la défensive, et c'est ce qui va se produire d'ici quelque temps.

Déjà on sent nettement une tendance à la répression. Toute la presse bourgeoise et partisane travaille l'opinion contre les militants syndicalistes que l'on qualifie pour la circonstance d'anarchistes. Le tout semble bien organisé afin de freiner la volonté ouvrière. C'est, paraît-il, de notre faute si l'Exposition ne s'est pas ouverte à la date prévue. Ceux qui n'ont jamais rien foutu dans leur existence vont jusqu'à trailler les ouvriers de fainéants. Décidément, on aura tout vu.

A ce sujet, nous pouvons affirmer que nous n'avons pas approuvé la position prise par la Fédération concernant l'Exposition et nous pensons qu'en l'occurrence elle n'avait pas à partager la responsabilité avec le patronat et le gouvernement. Cette position est extra-syndicaliste et nous considérons que les travailleurs n'ont pas à pousser la charge pour le plus grand profit du patronat.

Contre toute cette situation les ouvriers doivent réagir, ils ne doivent pas permettre que l'on puisse ainsi dénaturer les faits et nous disons encore que les militants ne permettront pas qu'on les muselle de cette façon. Il n'y a aucune raison majeure qui militent en faveur de la reconduction des conventions collectives. Cette attitude de nos dirigeants est dictée par des considérations d'ordre politique qui tendent à lier définitivement le mouvement syndical à la galère gouvernementale. Pauvre motion de Toulouse, où en est l'indépendance à l'égard des partis et des gouvernements ! Te voilà violée une fois de plus par ceux qui étaient chargés de te protéger !

Pierre DICHAMP.

## Encore un « beau » geste des nacos sur les chantiers de l'Exposition

Au nom de la formule : unir, unir, unir, les communistes font appel aux syndiqués professionnels, briseurs de grèves, alors qu'ils chassent des chantiers de l'Exposition de bons militants. En voici un exemple :

Au chantier de la Grande-Bretagne et du Canada, un copain François, avait réussi à se faire embaucher sans demander le quitus de la Bourse, et malgré cela, avec l'intention d'y faire de la bonne besogne. Il y réussit d'ailleurs puisque sur ces chantiers où 75 % des ouvriers étaient inorganisés, il en fit rentrer une soixantaine au syndicat, avec l'aide de deux copains. Ils ont obtenu encore de la Direction une augmentation de 0 fr. 70 de l'heure pour les cimentiers, et autres avantages sérieux (8 fr. 60 de l'heure aux garçons). Le seul oubli de François fut de se passer de l'autorisation des communistes.

La vengeance fut rapide : le syndicat des charpentiers, sous prétexte d'organisation, fait embaucher une équipe d'ouvriers qui s'empare du chantier puis se met à démolir les efforts de François. Celui-ci se trouvant bafoué du fait du nouvel accord que le nouveau délégué contracta, prit son compte. Mais il revint sur le chantier n'ayant pu obtenir de suite son certificat. C'est alors que le nouveau délégué, chien couchant devant le patron, conseilla à la direction de faire appel à police-secur.

Il ne s'agit pas, camarades, que nos cotisations servent à engraisser des bonzes qui viennent ensuite semer la division sur les chantiers. Préparons-nous à nous serrer les coudes, à nous unir même par-dessus les chefs pour une action syndicaliste vraiment révolutionnaire.

# Le libertaire syndicaliste

## Une comédie qui a assez duré

Jouhaux revient d'Espagne. Il se fait le porte-parole de l'Espagne républicaine pour dénoncer, une fois de plus, la duperie du blocus qui ne profite — cela n'est plus à démontrer — qu'aux mercenaires de Franco et du capitalisme mondial.

Dans le même temps, les dirigeants de l'Union des Syndicats de la Région parisienne élèvent une protestation contre les offres de médiation du capitalisme britannique qui, sous le couvert d'un humanitarisme déguisé, ne visent qu'à étrangler la lutte antifasciste d'Espagne.

Fort bien. Mais nos dirigeants syndicaux vont-ils encore s'en tenir à ces protestations verbales ? Pensent-ils ainsi tranquilliser leur conscience et avoir accompli tout leur devoir à l'égard du prolétariat d'Espagne en s'en remettant à la S.D.N. — dont le procès n'est plus à faire — du soin de régler au mieux les affaires d'Espagne ?

C'est là une conception étriquée et désuète, une méthode de facilité qui substitue à l'action ouvrière le chloroforme décevant des représentants, à Genève, de la bourgeoisie internationale.

C'était déjà hier une attitude inadmissible dont la persistance confinerait aujourd'hui à la trahison.

Certes, nous savons, ainsi que l'écrit Jouhaux, que la C. G. T. ne s'est pas bornée à une « solidarité verbale » envers les combattants de la « démocratie espagnole », mais nous savons aussi quelles étaient les possibilités immenses d'une organisation contrôlant à peu près toute l'activité économique du pays pour rendre, par l'intermédiaire de ses syndicats des transports (cheminots, marins, dockers, aviation) et des douanes, pratiquement inopérantes, les conditions du blocus de l'Espagne antifasciste.

L'honneur du mouvement syndical français exigeait que la capitulation du gouvernement de Front populaire devant les exigences capitalistes ait pour contrepartie la solidarité agissante de la classe ouvrière pour procurer à l'Espagne ouvrière et révolutionnaire le matériel de guerre suffisant pour lui permettre de faire front à ses adversaires, convenablement pourvus, eux, par la solidarité active des capitalistes de partout. Secourir les victimes, c'est bien, mais n'eût-il pas été préférable de leur procurer les moyens d'empêcher les hécatombes ?

Peut-on dire que tout le nécessaire ait été accompli dans ce domaine ? On serait loin du compte.

Il semble, au contraire, que l'on ait volontairement limité, freiné le mouvement spontané de solidarité qui s'amorçait, en particulier dans certaines usines d'aviation et de munitions de la région parisienne, tant on craignait l'effervescence révolutionnaire qui n'eût pas manqué de se produire au lendemain des événements de juin.

Au récent congrès de l'Union des Syndicats de la R. P., une proposition de manifestation ouvrière en faveur de l'Espagne antifasciste n'a pas même été prise en considération !

D'autre part, que signifie le silence de commande sur les réalisations de la reconstruction sociale en Catalogne, sur la collectivisation des terres, la syndicalisation des transports, des moyens de production et d'échange, sinon que l'on désapprouve la solution révolutionnaire en Espagne.

C'était pourtant là le moyen d'attirer l'attention des prolétaires d'ici et de les appeler à épauler pratiquement la transformation sociale qui s'opérait. Si, comme la révolution russe, la révolution espagnole avait été courageusement

défendue et soutenue par les représentants du prolétariat international, elle n'eût pas couru le danger de voir la contre-révolution internationale lui faire échec.

Mais le Staline de la Russie contre-révolutionnaire actuelle veillait et ses représentants en France et en Espagne se sont empressés de proclamer, dès le début, que la lutte antifasciste devait se limiter à la défense de l'Espagne républicaine !

Comme cela concordait avec les besoins de la politique de Front populaire dont les dirigeants cégétistes sont les prisonniers volontaires, on trouve là le secret de la carence de ces derniers.

Paix sociale pour ne pas effrayer les possédants, les égarés, les classes moyennes... Paix sociale pour le Front des Français et pour assurer le succès de l'emprunt de guerre et celui de l'Exposition ; tant pis si, de l'autre côté de la frontière, un peuple entier est immolé au moloche capitaliste par la mitraille et la famine.

Oui, nous disons, c'en est assez de cette sinistre comédie qui compromet non seulement la cause prolétarienne en Espagne, mais l'avenir du prolétariat mondial.

Les prolétaires, les vrais, ceux de juin 36, doivent secouer la torpeur de leurs dirigeants enfoncés dans le borborygme du Front populaire et la collaboration de classes. Ils doivent s'organiser sur leur terrain de classe pour apporter, par tous les moyens appropriés, les armes qui manquent aux combattants antifascistes. Ils n'ont pas besoin, pour cela, de l'approbation de leurs dirigeants. Celle de leur conscience et la compréhension de leurs intérêts doivent suffire.

Qu'ils ne tardent plus maintenant, ils n'ont déjà que trop attendu.

N. FAUGIER.

## LE MOUVEMENT SYNDICAL

## LA GREVE DES COIFFEURS

Les coiffeurs sont classés parmi ceux que l'on nomme un peu péjorativement des « prolétaires en faux-col ». Il ne faut pourtant pas croire que tout esprit de révolte est mort en eux. L'exemple de la grève qui vient de se dérouler dans la région parisienne en est la meilleure preuve. Elle est aussi un enseignement pour la classe ouvrière d'avoir à se garder des politiciens.

En effet, la psychologie Front populaire, portant sur la défense de l'Artisanat, des classes moyennes, etc., n'a pas peu contribué à semer la confusion dans la défense des intérêts corporatistes des garçons coiffeurs.

Depuis longtemps eux aussi attendaient l'application, dans leur corporation de la semaine de 40 heures et des rajustements de salaires qu'imposaient les augmentations successives du coût de la vie.

Le 20 avril le décret ministériel prévoyant la fermeture de deux jours consécutifs pour l'application des 40 heures dans la coiffure fut promulguée. Les patrons coiffeurs se déclarèrent incapables de l'appliquer sans la réalisation de certaines conditions concernant l'élimination d'une catégorie dite de « basissiers » travaillant au-dessous des tarifs de coiffure dont le relèvement devait permettre corrélativement celui des salaires.

La bataille s'annonçait chaude. Plusieurs meetings se tinrent du côté ouvrier où s'affirma la combativité ouvrière en vue d'obtenir satisfaction par l'action directe. Suivant le mot d'ordre de paix sociale à tout prix les dirigeants syndicaux mirent tout en œuvre pour éviter le conflit et après quinze jours de discussion, proposèrent l'arbitrage ministériel pour établir un accord sur la base des propositions patronales.

L'accord conclu, les patrons s'empresèrent de le violer le lendemain sans souci des engagements pris. Ce que voyant les ouvriers coiffeurs décidèrent la grève immédiate sans plus s'occuper des conseils de prudence prodigués par leur secrétaire Magnien et Raynaud, tous deux stalinistes éprouvés.

Par suite la grève manqua d'homogénéité. Nombreux furent les hésitants. Les tentatives de débâchements mal soutenues furent facilement enrayerées par la police qui chargeait saugrenement.

A noter que l'« Humanité » et le « Populaire », organes de partis où les deux camps sont représentés, gardèrent un silence à peu près complet sur le déroulement de cette grève. On comprend leur pudeur à signaler les matraquages en règle et les « passages à tabac » dont furent victimes nos camarades manifestant pour leur droit à la vie et au repos, de la part des flics à Dormoy. Nos camarades ripostèrent d'ailleurs courageusement puisqu'ils envoyèrent plusieurs flics et patrons à l'hôpital.

L'installation de « salons volants corporatifs » par les grévistes pour le soutien de leur mouvement se fit pourtant rapidement. 400 permanences furent organisées où les ouvriers vinrent se faire faire « la barbe ou les cheveux ».

Mais l'appui matériel de la C.G.T. manqua, à cet égard : quelques milliers de tracts au lieu de 3.000 affiches prévues pour acquiescer aux salons volants la sympathie de la population. De plus, les constats d'huissiers pour exercice illégal du commerce de la coiffure firent frémir nos bonzes contempteurs de la légalité honteuse.

Bref, le freinage, les capitulations, la répression sous le signe du Front populaire, firent tant et si bien que les ouvriers coiffeurs, ceux qui furent réintégrés ont dû rentrer la tête basse, tandis que le patronat dirigé par une poignée de fascistes chante aujourd'hui victoire.

Puisse cette défaite qui a amené un découragement chez un grand nombre de travailleurs ne pas être trop préjudiciable à la force de l'organisation syndicale mais surtout contribuer à éclairer les travailleurs de la duperie d'une collaboration entre deux classes aux intérêts irréductiblement opposés par l'existence même du régime capitaliste.

## Un groupe de coiffeurs syndiqués.

## DANS L'HABILEMENT

Grèves d'autrefois et grèves d'aujourd'hui

Mon dernier « tuyau » sur la « syndicalité » nécessaire des grèves, je vais reprendre le sujet de la grève, ainsi que je l'annonçais dans un précédent billet. Par ces temps où nous n'entendons parler que de « pause » ou de « paix sociale » ce ne sera pas superflu.

Si à la tête du syndicat de l'habillement, nous avions non pas des « ânes » qui écoutent, d'abord les moles d'ordre venant des sphères grises, mais des militants syndicaux en possession de leur libre arbitre, ils auraient d'abord étudié l'histoire de leur propre corporation, ce qui est plus utile du point de vue syndical que certains catéchismes, qui ne servent qu'à faire mousser des Mâs-lu-vu.

Et d'après cette étude ils auraient constaté spontanément que le prolétariat de l'habillement n'a pas fait trop mauvaise figure, dans les luttes ouvrières.

Pour servir d'arguments aux ouvriers de la corporation, qui me disent, je vais en rappeler une qui, à l'époque du relâchement.

Il y a cent ans, non seulement le droit de grève était « illégal », mais aussi celui de porter des revendications sous peine d'exposer les intéressés aux sanctions de la loi le Chapelier.

Malgré cela, les ouvriers tailleurs de Paris prenant exemple sur les typographes, s'étaient constitués en sociétés de secours mutuels, il y en avait trois, qui étaient au fond des syndicats déguisés. En 1832, grâce à leur cohésion, ils purent obtenir un relèvement des prix de façon, après une grève générale de quinze jours.

Le succès était encourageant, et l'année suivante à la même époque « l'on remit ça ». Mais cette fois, les patrons étaient sur leurs gardes, et décidèrent de faire payer 1.000 fr. d'amende au premier d'entre eux qui chahutait.

Et la lutte s'engagea, et prit des proportions inimaginables. Du côté ouvrier, un « établissement » avait été fondé pour procurer du travail aux ouvriers, et démontrait que l'on pouvait très bien se dispenser de patrons, en même temps fonctionnait rue Jean-Jacques-Rousseau un restaurant coopératif qui distribuait, chaque

## GROUPES D'USINES U. A.

Réunion des responsables de tous les groupes d'usines sans exception, dimanche matin, à 9 h. 30, au Libertaire.

## AUX ANARCHISTES DE CHEZ GNOME ET RHONE

(KELLERMANN ET GENEULLIN)

Les camarades de chez Gnome et Rhône sont priés de passer au LIBERTAIRE samedi après-midi 29 mai pour la constitution d'un groupe anarchiste d'usine adhérent à l'U. A.

## RENAULT USINE O

Causerie : Où va le Front Populaire. Jeudi 27, à 17 heures, au Tabac, au coin de la rue des Peupliers.

## Dans les boîtes et sur les chantiers

## CHEZ DEMOLIN A BOULOGNE

La section syndicale Demolin, rue de l'Est, à Boulogne se réunissait jeudi dernier, pour un compte rendu de délégation. La réunion précédente avait décidé de demander l'augmentation au patron. Celui-ci répondit qu'il ne pouvait rien faire seul, qu'il attendait les ordres de sa Chambre syndicale. Un camarade demanda que la Section Technique Inter-piston soit saisie de cette affaire et qu'une action commune de toutes les maisons « réparation d'automobiles » soit envisagée. Le délégué déclara qu'en effet c'était une solution, mais qu'il avait oublié d'aller aux séances de la commission technique parce qu'il n'avait pas le temps. Cela jeta un froid et deux camarades furent désignés pour assister régulièrement aux réunions. Puis il fut lu une résolution concernant le vote de 250.000 francs à l'emprunt par le Bureau de la C.G.T. et protestant contre la prorogation des conventions collectives. La discussion s'ouvrit, mais avec une camaraderie, que (il faut le reconnaître), l'on n'est plus habitué à voir dans les réunions syndicales. Le responsable du comité local déclara que lui n'était pas d'accord mais qu'il s'inclinait pour ne pas désavouer les dirigeants syndicaux. Après échange de vue entre divers camarades anciens et nouvelle école du syndicalisme, c'est-à-dire « La lutte de classes » base de toute action syndicale et la « collaboration » actuelle nationaliste et patriotarde, un camarade posa la question du conseil des métaux du dimanche 23 mai. Etonnement du bureau, le camarade développa sa conception et déclara que le secrétaire étant délégué d'office au conseil, il était utile de nommer un délégué représentant la minorité, ce qui est éminemment syndical.

Nulle protestation de la part du responsable local, qui, chose rare, trouvait cela très bien. Mais c'était trop beau. Pensez donc, si dans l'assemblée de Benoit-ouï de dimanche il y avait un mécontent pour détruire si belle harmonie. Il fallait empêcher cela... et le camarade minoritaire de vit refuser son mandat. Une fois de plus (on ne peut le compter) la base était roulée et la démocratie syndicale foulée aux pieds, mais la prochaine réunion promet d'être très intéressante, car en somme, il y aura des comptes à rendre.

Voici la résolution proposée par un camarade « Lutte de Classes » et qui fut repoussée par 20 voix contre 12.

Les ouvriers de l'usine Demolin réunis en assemblée générale protestent énergiquement contre le geste du bureau confédéral adjoint 250.000 francs à l'emprunt de la défense nationale.

Considérant que la cotisation mensuelle ne doit pas servir à subventionner les marchands de canons,

Considérant également qu'en régime capitaliste il ne peut être question de dépenses militaires, nous considérons que les dirigeants confédéraux n'ont pas jugé nécessaire de consulter les syndicats qui statuent sur les questions de dépenses militaires.

S'élève également contre la prorogation des contrats collectifs et mandatent leurs délégués au conseil syndical de dimanche 23 mai pour protester énergiquement contre cet état de choses, le considérant comme anti-syndical et anti-ouvrier.

## Groupe Anarchiste du Livre

La diversité des heures de services et l'éparpillement de la plupart des copains dans une série d'ateliers ne nous ont pas permis de rassembler beaucoup de monde à nos réunions préparatoires.

Dependait une cinquantaine de typos, linos, rotos, clichés, sangliers, relieurs, correcteurs, etc., se sont rencontrés et ont tracé les grandes lignes suivant lesquelles la propagande sera menée.

Pour ne pas tomber dans le travers des fractions politico-syndicales qui ont tant nu au syndicalisme, les camarades ont été d'accord pour que le travail de redressement syndicaliste se fasse dans les groupements déjà constitués : Cercle Lutte de Classes et Comité de Vigilance Syndicale (typo-linos).

Le groupe s'occupera donc exclusivement de propagande et d'agitation sociale.

Etant donné les difficultés de rassembler les camarades du Livre, le principal moyen de propagande sera un journal, mensuel au début.

Dans les quartiers où sont concentrés les ateliers (Croissant, Fbg Montmartre), des causeries et des réunions seront organisées.

Tous les deux mois des assemblées générales se tiendront pour assurer la bonne marche de l'agitation.

Les délégués de boîtes se tiendront en contact fréquent et régulier.

Une permanence fonctionnera le samedi matin et après-midi au « LIBERTAIRE » pour permettre à tous les militants de mieux se connaître.

SAMEDI 5 JUIN, A 16 HEURES DU MATIN, AUX « DEUX-HEMISPHERES », UNE REUNION CONSTITUTIVE SE TIENDRA.

Les buts du groupe seront exposés par des camarades de l'U. A.

Après la formation, les commissions chargées du travail administratif et du journal feront leur rapport, ensuite les membres auront à discuter et à le mettre au point.

Nous faisons un pressant appel à tous les camarades pour qu'ils soient présents à cette réunion et qu'ils fassent en sorte d'amener les sympathisants.

Quelques petites erreurs dans les convocations ont empêché la venue de plusieurs militants, il faut qu'à la réunion de samedi tous les travailleurs anarchistes du Livre soient présents et nous savons qu'ils sont nombreux, plus nombreux proportionnellement que dans toutes les autres corporations.

Pour la conquête du Livre à nos idées révolutionnaires et libertaires, venez adhérer et militer au groupe anarchiste.